

# Le Samedi

VOL. VII.—NO 39

MONTREAL, 29 FEVRIER 1896

\$2.50 PAR ANNEE.  
LE NUMERO 5 CTS.

VEUVE ET ORPHELIN



LE RETOUR A LA MAISON.

# Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE ET SOCIALE  
ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE

REDACTEUR: LOUIS PERRON

ABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25  
(Strictement payable d'avance)

Prix du Numéro, 5 Centins

Tarif d'annonce — 10c la ligne, mesure agate.

POIRIER, BESSETTE &amp; CIE, Editeurs - Propriétaires,

No 516 RUE CRAIG, MONTRÉAL

MONTRÉAL, 29 FÉVRIER 1896

## DERNIER AVIS

A partir du prochain numéro, nous ne tiendrons aucun compte des solutions au Casse-Tête Chinois, qui ne seront pas conformes aux avis réitérés que nous avons publiés savoir: Figures collées sur une feuille de papier blanc, nom et adresse, en bas, du même côté.

### IL N'A PAS BOUGÉ



*Le père (irrité).* — Ne t'avais-je pas défendu d'aller patiner? Attends un peu, mon crapaud, que je te tire les oreilles.

*Le jeune Auguste.* — Ne bouge pas de là, père, la glace est terriblement mince.

### Pensées Humoristiques

Une politique qui est décédée depuis longtemps. — L'honnêteté.

PHILOSOPHE.

Si vous voulez vous désaltérer, ne déjeunez pas avec un hareng saur.

(Proverbe Espagnol.)

Quand le peuple est oublié, généralement il crie pour obtenir ses droits.

PRUD'HON.

L'honnêteté est une vertu que les riches seuls peuvent se permettre et le pauvre pratiquer. — DIOGÈNE.

Le bonheur nous rend confiants, c'est vrai; mais c'est qu'il nous donne si bonne opinion de nous-mêmes! — NADIR.

La jalousie agit sur l'amour comme les fortes épices sur l'estomac qu'elles activent, mais en l'usant. — MADAME V...

Il y a beaucoup d'hommes en ce monde qui restent pauvres à cause de l'extrême envie qu'ils ont de devenir riches. — NADIR.

Contrairement au conseil donné par un poète, dès qu'on est arrivé au sommet d'une haute montagne, on aspire à descendre. — NADIR.

La société n'est jamais composée que de deux grandes classes: Ceux qui ont plus de diners que d'appétit, ceux qui ont plus d'appétit que de diners. — CALCHAS.

### ENTENDU A LA DERNIÈRE EXPOSITION PROVINCIALE

Un individu d'ass z mauvaise mine rôde depuis longtemps aux alentours d'une des portes d'entrée. Evidemment, il a grande envie de suivre la foule. Il s'approche enfin du préposé et lui dit de sa voix la plus persuasive:

— Laissez-moi, monsieur, examiner ce tourniquet, je voudrais voir comment il fonctionne.

— Avec cinquante sous, vous pourrez le faire fonctionner, pas un radis de moins, répond le cerbère.

### LES NOUVELLES ALLUMETTES

*Boireau.* — Et vous trouvez que c'est plus commode?

*Muzodor.* — Oui... ce n'est pas qu'on puisse allumer plus facilement son cigare, mais avec les éclats on risque d'allumer le cigare du voisin, si on ne lui crève pas un œil.

### RENOUVELÉ DES... ANCIENS

*Le solliciteur.* — Je demande la croix, monsieur le ministre, ou tout au moins les palmes académiques. C'est moi qui ai, le premier, résolu la question des habitations à bon marché.

*Le ministre.* — Après Diogène, cher monsieur.

### DANS LE TRAIN DE GRANVILLE

*M. Prudhomme.* — Par ce temps de déraillement, madame, on ne saurait trop prendre de précaution... Ainsi, moi, je descendrai à la dernière station avant la gare Montparnasse.

### QUIPROQUO

*Clara.* — Oh, qu'il est donc beau, qu'il est gentil, qu'il est charmant! Il me le faut à tout prix ou j'en fais une maladie.

*La vieille tante (scandalisée).* — Tu devrais mourir de honte, ma nièce, de parler un pareil langage. Il n'y a plus de pudeur chez les jeunes filles de nos jours. De mon temps...

*Clara.* — Fi, donc, ma tante! A votre âge, penser encore aux hommes, cela dépasse les bornes. Moi, je parlais tout bonnement d'un jeune chien St-Bernard que j'ai vu hier et que j'adore.

### CE QU'IL AVAIT OUBLIÉ

*Le père (à son fils).* — Mon père ne m'a jamais donné d'argent pour dépenser sur des chevaux ni pour aller au théâtre, ni pour dîner à des heures indues.

*Le fils.* — Je ne dis pas non; mais tu oublies, papa, que ma famille à moi est bien plus aristocratique que la tienne.

### PENSIONNAIRE COMPLAISANT

*La dame de pension (au nouvel arrivé).* — Auriez-vous la complaisance, cher monsieur, de dépecer ce jeune poulet?

*Le pensionnaire (se levant).* — Avec plaisir, madame, si vous aviez la bonté de me procurer une hache et une scie.

### DEVINETTE



Il paraît qu'avec cette jeune Japonaise il y a un homme barbu? Le voyez-vous?

## Echos des Modes Parisiennes

Paris, 12 février 1896.

Je vais, aujourd'hui, vous adresser la description de quelques toilettes parmi celles qui m'ont le plus particulièrement frappée. Je commencerai par la description, avec gravure, d'une jolie toilette de promenade avec veste ajustée et sans manches.

Jupe en drap avec de gros godets ; devant, un tablier en velours, découpé à dents ; dans chaque dent, un petit bouton en pareil.

Un grand ourlet de 12 pouces de haut maintient le bas, la doublure est en taffetas de la couleur de l'étoffe. La veste est en drap ou en velours de la même couleur que la jupe ; elle est ouverte sur un corsage froncé avec un large pli devant. Ce corsage se fait en soie unie ou en satin.

Les manches tiennent au corsage, les emmanchures sont garnies d'un jockey en même étoffe.

Le corsage a un col drapé, il ouvre dans le dos. La veste a un col Médicis, parement en velours au bas des manches. Cette toilette sera très jolie faite en drap et velours cyclamen ou vert foncé.

Chapeau de forme amazone en feutre noir. Sur le devant, une boucle en strass est posée sur du velours noir, et trois touffes de tête de plumes avec une aigrette blanche ornent ce gracieux modèle. Le patron de cette veste, qui peut servir également de corsage, se compose de 6 morceaux :

Le devant, avec une pince ; ce morceau est ouvert jusqu'à la pince, il porte un cran dans l'emmanchure pour indiquer à quel endroit on doit poser le jockey, et un autre sous le bras pour la réunion avec le petit côté.

Le dessous du bras.

Le petit côté.

Le dos. Ces trois morceaux ont des crans qui indiquent le raccord entre eux, ils sont droit fil en haut, et en biais à la taille.

La garniture de l'emmanchure, que vous couperez dans le biais de l'étoffe.

Le col Médicis, également en biais.

Le corsage est fait sur une doublure ajustée. La veste se double en soie, comme on double les jaquettes ; la doublure se coud en couture rabattue sur les coutures du dessus, après les avoir ouvertes.

Parlons ensuite d'une très élégante toilette d'intérieur, pouvant être modifiée au besoin afin d'être rendue moins coûteuse en employant, au lieu de soie ou de satin, comme celle que j'ai remarquée, un lainage broché, assez léger.

La robe de forme princesse, s'agrafe au milieu.

Dans le bas de la jupe il y a des quilles en broderie, les quilles peuvent être supprimées, au besoin, en faisant la jupe d'une seule étoffe.

Ces quilles, qui vont en s'élargissant dans le bas, ont un transparent de la teinte du devant ou de celle des nœuds de velours qui les surmontent.

Si la largeur de l'étoffe n'était pas suffisante pour que le bas de la jupe ait l'ampleur nécessaire, il faudrait rajouter des pointes. Sous la taille on biaise fortement toutes les parties du corsage, afin de former les godets de la jupe.



Les côtés du devant s'écartent un peu au-dessus de la taille pour laisser voir le tablier en mousseline de soie plissée. On replie ces côtés du devant de chaque côté du tablier, sur lequel on les fixe à points creux.

Le tablier s'agrafe au milieu ; les plis de la mousseline, en se rapprochant, cachent la fermeture.

Au dos, les revers continuent pour faire un petit empiècement ; devant ils se terminent en pointe et tombent à quelques centimètres au-dessous de la taille.

Grand col en lingerie faisant pointe et fermé sous un nœud de velours ou de satin.

Manches drapées, en velours ou en tissu uni, sur manches cloche en broderie.

A signaler enfin une toilette de visite pour jeune femme, que j'ai vue hier, chez madame Adam, et qui, portée par une ravissante personne, m'a paru de voir être signalée. C'est une jupe unie, plate devant, à godets derrière, ayant dans le bas, une balayouse faite de broderie plissée. La jupe soutenue par une bande de tissu ferme et doublée de petite soie.

La doublure du corsage est ajustée et on y place l'empiècement uni, ayant la même forme devant qu'au dos et descendant en pointe devant, pour simuler un gilet ajusté.

Cet empiècement s'agrafe en même temps que la doublure ; les petits boutons servant d'ornement.

La veste brodée devant et tout autour a une toute petite basque gondolée, le devant de cette veste s'écarte pour laisser voir le gilet.

Grosses manches bien soutenues surmontées d'une épaulette taillée en rond, faisant de nombreux godets et revenant se replier sur la veste, à la hauteur de la poitrine où elle est retenue par un nœud.

Les épaulettes encadrées d'un petit bord de plume ou de fourrure. Imitent un collet et donnent à la toilette un très grand cachet d'élégance. Col droit croissant à partir du milieu et fermé derrière.

VICOMTESSE D'AULNAY.

### UN MALENTENDU

Madame (qui vient de lire dans son journal les annonces de décès, dit à son mari d'une voix émue).—Ce pauvre Laverdure est enfin délivré de tous ses maux, de toutes ses souffrances.

Le mari (tout surpris).—Mais j'ignorais absolument que sa femme fût malade. Quand est-elle morte ?

### LES SEULS AMIS QUI LUI RESTENT

Maman.—As-tu à la classe beaucoup d'amis de ton âge ?

Jules.—Hélas ! ce sont les seuls qui me restent.

Maman.—Comment cela ?

Jules.—Parce que j'ai rossé les plus petits et que les plus grands m'ont rossé à leur tour.

### Une Recette par Semaine

#### ENGRAIS POUR LES PLANTES D'APPARTEMENT

Les plantes d'appartement sont tout particulièrement à la mode ; elles coûtent fort cher et l'on ne saurait être taxé d'économie sordide en tâchant de leur donner autant de vigueur et de durée que possible.

On obtient ce résultat en déposant, de temps à autre, au pied de ces plantes, une pincée d'un mélange formé de deux parties de salpêtre et d'une partie de superphosphate de chaux, puis en arrosant légèrement.

Les plantes feuillues se trouvent tout particulièrement bien de ce régiment chimique.

B. DE S.

### DEVINETTE



Quel affreux tremblement de terre ! Et ce pauvre malheureux blessé qui va être écrasé par la foule ! Où ça donc ? Je ne le vois pas !

## LA MORT D'UN CŒUR

(Pour le SAMEDI)



Enfin ce papillon, ou l'Amour pour mieux dire, vint donc, joyeux, effronté et sautillant, se poser sur un pauvre cœur, tout solitaire, qui ne demandait rien, et le charma par son minois et ses manières brillantes.

Un charmant papillon, à travers les bois ombreux, par une journée d'été, arrivait, gai, charmant, mais le cœur léger comme tout papillon, en effronté lutin qui se gouaille de tout.

Il riait du sévère aspect des arbres à la chevelure verte, de la pluie, du beau temps, enfin de tout ; mais pour être un charmant papillon, il l'était, seulement, il avait aussi un grand défaut, celui d'être indifférent.



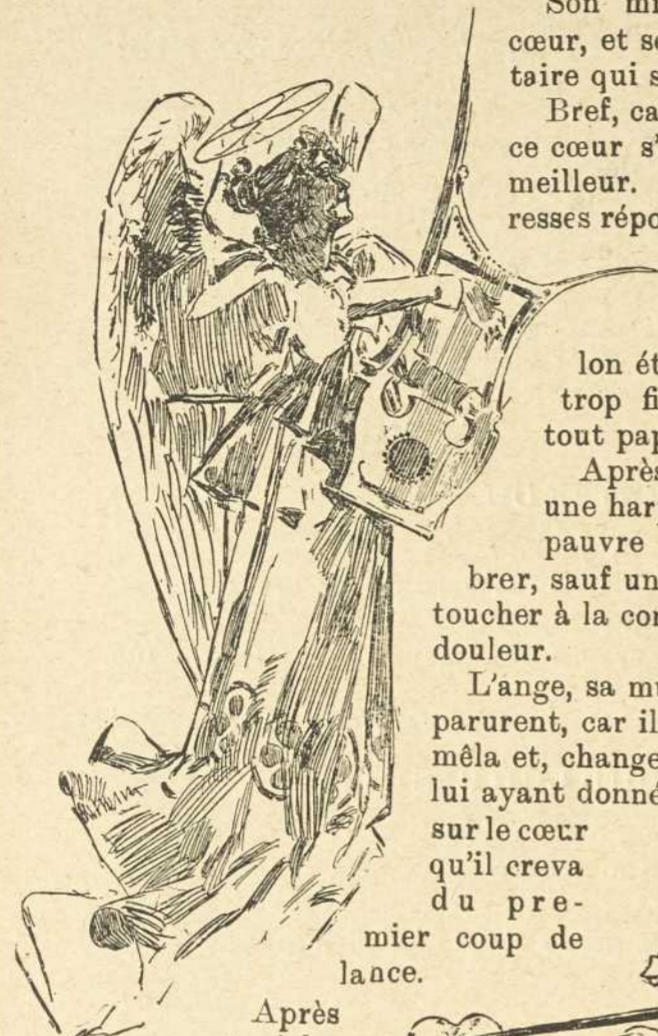
Son minois fit damner ce cœur, et ses ailes bleu azur éblouirent le solitaire qui se prit à aimer le volage papillon.

Bref, captivé par ses charmes, un beau jour ce cœur s'offrait au papillon qui en butina le meilleur. Ils fêtèrent leurs amours. Les caresses répondirent aux caresses et l'amour vint réchauffer l'âme du pauvre solitaire d'une fièvre voluptueuse.

Enfin pour cet oublié, le papillon était un ange, mais un ange, hélas ! trop fin-de-siècle et volage comme l'est tout papillon.

Après avoir fêté et chanté son amour, sur une harpe tendue des fibres du cœur du pauvre solitaire, les ayant toutes fait vibrer, sauf une, il résolut, toujours indifférent, de toucher à la corde la plus sensible... celle de la douleur.

L'ange, sa musique et tout le tremblement disparurent, car il faut bien l'avouer, le diable s'en mêla et, changeant le papillon en vrai destructeur, lui ayant donné un coursier vigoureux, il le lança sur le cœur qu'il creva du premier coup de lance.



Après quoi le papillon, sans plus s'en occuper, reprit son vol à la recherche d'un autre cœur à briser.

Il s'envola, le fantaisiste ; mais le solitaire blessé s'attrista et son bonheur pâlit. L'indifférence du papillon, son dédain, lui fit mal au cœur. Le hasard est aveugle et sourd et, malgré nous, il conduit tout.

Le pauvre cœur pensa à cette sentence :

"Malheureux les déshérités car ils souffriront."

Mais, avec son énergie particulière, le cœur se décida à s'enterrer. Sans une plainte, sans haine, sans défaillance, il mit son projet à exécution.

Une à une, ses espérances s'envolèrent, et le vent emporta son léger fardeau vers le fleuve géant, vers l'infini.

Le cœur sécha et disparut. La nature ne s'est nullement aperçue de sa mort et le papillon vole toujours.

P. S. — J'ai su que ce papillon était une femme sans cœur et que, volage, après mille serments d'amour, légère, infidèle, elle ne se retournait même plus, ou très peu, pour songer au passé.

Cela m'a rendu songeur ; j'en ai dit adieu à mes rêves et j'ai mis mon cœur blessé sous mes pieds, tout en posant l'éteignoir des illusions sur ma pauvre tête malade.

ANSELME LECOMTE DU NOUY.

Montréal, 25 février 1895.

Après la Diphtérie, pour expulser du sang les éléments viciés et restaurer la santé, le malade doit prendre la Salsepareille d'Ayer.



## Usages du Monde

LE COUVERT

Le service de table est très luxueux aujourd'hui ; mais, sur ce point, comme sur bien d'autres, il faut se baser sur ses ressources et non sur la mode. Toutefois, il est une élégance à la portée de tous, un luxe indispensable : c'est la blancheur immaculée du linge, la netteté exquise des cristaux et de tous les ustensiles servant à manger.

C'est encore la bonne ordonnance du menu, si simple qu'il soit, et la disposition symétrique du couvert.

Il est rare qu'on ne possède pas quelques fleurs, un peu de verdure ; rien de tel pour orner la table la plus modeste, pour charmer l'œil du convive.

Il est essentiel encore que tous les invités aient leurs aises ; la table sera donc suffisamment longue et aussi large que possible, afin d'y pouvoir disposer, en bel ordre et sans confusion, tout ce qui compose le service.

L'assiette de chaque convive se place entre la fourchette (à gauche), la cuillère et le couteau (à droite), ce dernier appuyé sur un porte-couteau en cristal ou en porcelaine.

Devant l'assiette, la série obligatoire des verres (cinq ou deux). Un grand pour le vin ordinaire, un pour le vin de Madère, le troisième pour le vin de Bourgogne, le quatrième pour le vin de Bordeaux, le cinquième (flûte ou coupe) pour le vin de Champagne. Pour les vins de Grèce, de Sicile et d'Espagne qu'on boit au dessert, il faut un tout petit verre en cristal décoré. Pour le vin du Rhin, un verre de couleur verte est d'usage.

Si cela vous est possible, que la nappe disparaisse sous les roses serrées, d'où émergent (mais cela n'est nullement obligatoire) les candélabres à branches nombreuses qui ont, à peu près partout, détroné la lampe suspendue.

Dans les maisons luxueuses, si l'on se contente d'un surtout fleuri, le linge doit être très beau, quasi précieux.

A une Saint-Hubert, la nappe et les serviettes, brodées en couleurs à la Russe, doivent représenter une chasse ; le surtout garni de houx aux baies rouges.

A un dîner de noces, des cordons de fleurs d'oranger, sur la nappe, damassée d'amours et de roses.

La soupière ne paraît pas.

Le potage est servi dans chaque assiette avant l'entrée des convives dans la salle à manger.

Si le menu comprend deux potages, les assiettes sont vides et les domestiques les remplissent après avoir demandé le goût de chaque convive.

La serviette, pliée avec goût, gonflée par le petit pain, est placée à côté de l'assiette remplie de potage. Dans l'assiette si elle est vide.

Devant chaque convive, le menu, au dos duquel est le nom du convive ; c'est ce dos qui est tourné vers l'assiette.

Dès qu'on est assis on fait faire volte-face au menu.

Entre chaque convive, une petite salière avec pelle à sel, et une carafe, vin et eau alternés. C'est le convive masculin qui a la charge de servir la dame qu'il a menée à table ; il lui offre l'eau, une femme ne prenant jamais, sauf au dessert, que du vin trempé.

Les vins fins ne paraissent pas sur la table, ils sont couchés dans un panier, sous une serviette qui en dissimule l'aspect poussiéreux, et les domestiques les présentent, en les nommant, à chacun des convives.

Quand on est abondamment pourvu d'argenterie, on change la fourchette et le couteau après chaque mets, comme on fait pour l'assiette ; mais cette étiquette n'est de rigueur absolue qu'après le poisson.

Si on a un maître d'hôtel, il découpe toutes les pièces et les fait passer aux convives par les domestiques sous ses ordres. Dans ce cas, les plats, disposés avec art, sont apportés sur la table, devant la maîtresse de la maison, pour être exposés, en leur entier, à la vue des invités, enlevés après une minute d'exposition et dépecés sur une crédence.

Si c'est le maître de la maison qui découpe, il remet le plat au domestique qui le passe à chaque convive.

A l'entremets sucré, on apporte aux invités une assiette moins large, supportant un couvert mignon et deux couteaux, un à lame d'acier, l'autre à lame d'argent pour les fruits.

La table a été débarrassée des salières, des bouts de table ; les domestiques, à l'aide d'une brosse à pain, ont enlevé toutes les miettes, recueillies dans un plateau spécial. Un autre petit pain a été offert aux convives en même temps que l'assiette à dessert.

Le fromage ne figure pas sur la table ; les domestiques le présentent à chacun en le nommant. Mais tous les autres plats du dessert sont admis pendant et, dans le service à la Russe, dès le commencement du dîner.

BLANCHE DE SAVIGNY.

## PLAN AVORTÉ

Lui (timidement). — Vous avez une toute petite tache de rousseur sur la joue. On assure, du moins j'ai entendu dire, que le moyen le plus expéditif de la faire disparaître, est de l'embrasser souvent.

Elle. — Oh, quelle belle plaisanterie ! Il y a longtemps que je pratique ce remède avec mon cousin Tancrede, et la tache subsiste toujours.

## OUI, MAIS PAS TROP CHER

Elle. — C'est demain, mon ami, le jour de ta fête ; je passe chez le bijoutier t'acheter un petit cadeau.

Lui. — Entendu, mais que le cadeau ne soit pas trop cher ; je n'ai pas encore fini de payer ton cadeau de l'an dernier.

LAISSE-MOI T'AIMER

Laisse-moi t'aimer dedans cette vie,  
Laisse-moi poser mon front près du tien,  
Et que le parfum qui seul t'appartient  
Enivre mon âme ardente et ravie.

De tous les élus que l'amour convie,  
Nul n'égalerait en bonheur le mien,  
Si tu me voulais comme ton soutien  
Et si je pouvais être ton envie.

Si je ne puis pas vivre dans ton cœur,  
S'il n'est pas pour moi, ce grisant bonheur  
Qu'un jour à tes pieds j'avais cru prétendre,

Seul et désolé, les yeux affaiblis,  
Mon âme noyée en les noirs oublis,  
J'irai vers le ciel pour aller l'attendre.

ELIE BRACHET.

PAS DE ROSES SANS ÉPINES



I

Adèle Dixneufcents. — Il faut avouer que les jeunes filles d'autrefois, avec leur manière ridicule de s'habiller, ne pouvaient goûter pleinement les plaisirs du patinage,



II

— Aïe ! Que la glace est donc dure, cet hiver !

La Récolte du "Samedi"

(A travers les Journaux Parisiens)

Lu sur l'album d'un fonctionnaire :  
Les gens malades suivent un traitement ! les fonctionnaires ont un traitement qui les suit.

On a donc tout avantage à être fonctionnaire...

C'est pourquoi je le suis.

\*\*

Il existe en Corée une coutume fort désagréable pour les débiteurs insolvables. Aussitôt l'échéance d'une dette arrivée, celui qui ne satisfait point à l'engagement qu'il a pris, reçoit tous les quinze jours une bastonnade qui lui rappelle son devoir.

S'il meurt sans s'être acquitté, ses plus proches parents héritent de l'obligation, et, partant du châtiment, jusqu'à ce qu'ils se soient libérés,

\*\*

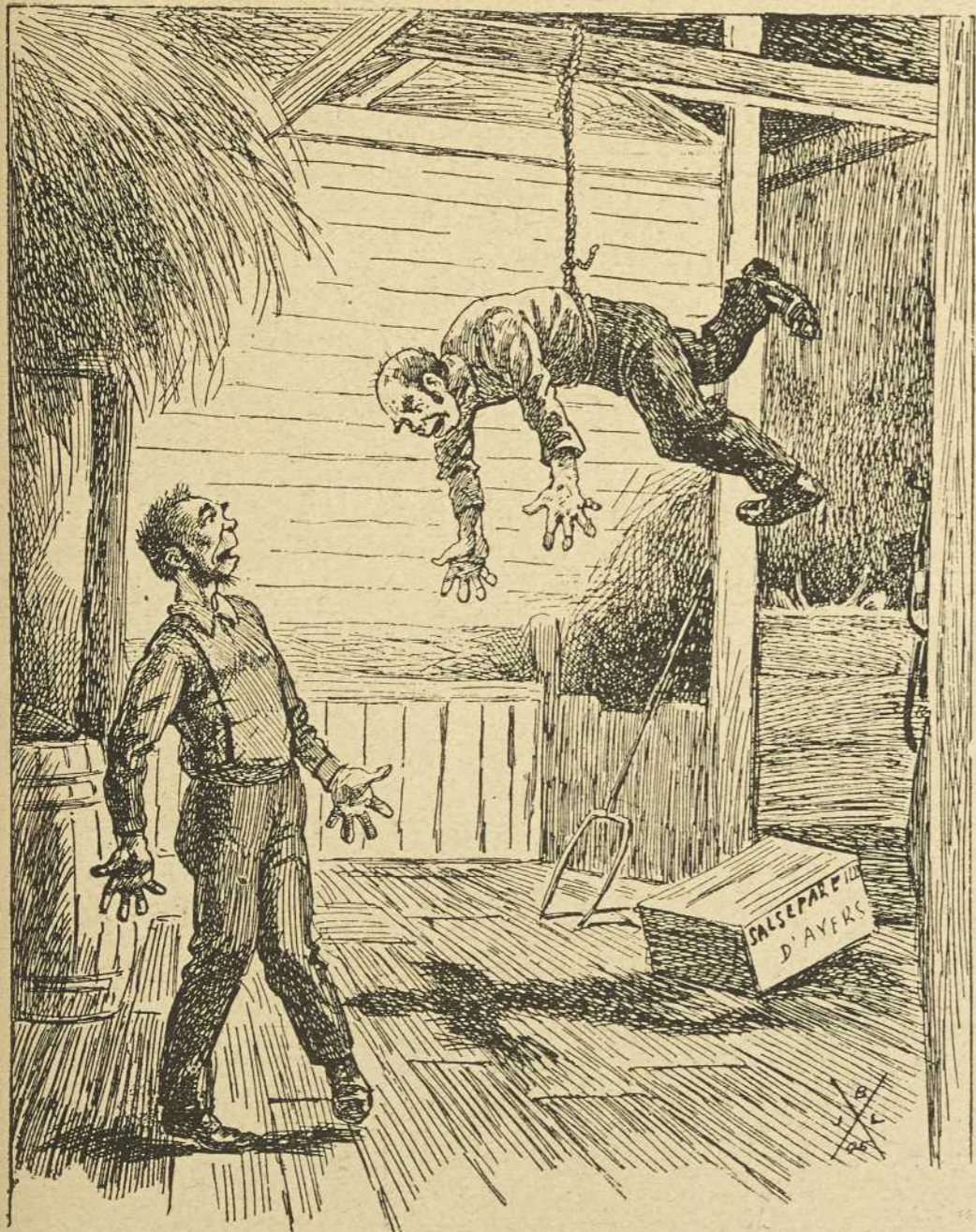
Notre ami X... se montre profondément affligé des suicides, toujours plus nombreux, que nous enregistrons depuis quelques jours.

— Si encore, dit-il, les désespérés ne faisaient de tort qu'à eux-mêmes, il n'y aurait que demi-mal, mais tout le monde subit un peu les conséquences de leur acte.

— Comment cela ?

— Dame ! ils font baisser la moyenne de durée de la vie.

TROP DOUILLET



Gallaughan. — Que fais-tu donc là ? Pat !

Pat. — Je suis en train de me suicider.

Gallaughan. — Comment te suicider, mets toi la corde autour du cou alors !

Pat. — Je l'ai mise, mais ça gênait pour respirer.

PROFOND OBSERVATEUR

Il pleut à torrent et une famille nombreuse rentre de la campagne, trempée comme plusieurs soupes Madame roule des yeux furibonds.

Auguste (six ans). — S'pas m'man, que c'est rien que c't'orage là... c'est c'lui qu'papa va r'cevoir en rentrant qui s'ra bien plus drôle ?

\*\*

Dernièrement, dans un wagon de première classe, sur une de nos grandes lignes, une dame très connue dans la haute société parisienne entra en conversation avec un monsieur d'allure distinguée, âgé, la boutonnière fleurie d'un ruban rouge.

De fil en aiguille, on vint à causer des fraudes quotidiennes, des petites indélicatesses permises, sinon approuvées.

Sur ces entrefaites, les douaniers visitèrent le wagon, ne trouvèrent rien et se retirèrent.

Le chemin de fer se remettant en marche, la dame éclata de rire et montra à son compagnon des châles pour lesquels elle aurait dû payer et qu'elle avait soustraits aux regards investigateurs des douaniers en les plaçant dans un coin de sa valise.

Le monsieur examina le système et déclara le trouver fort ingénieux :

— Je ne manquerai pas de m'en souvenir, ajouta-t-il.

— Comme grand voyageur, sans doute ? interrogea la dame.

— Non ! comme fonctionnaire... Je suis le directeur des douanes de la ville que nous venons de traverser !

\*\*

ENTRE BOURSIERS, A PROPOS DE MINES D'OR

— Cette valeur, mon cher, n'est pas trop catholique,

Je me fais un devoir de vous en avertir.

— Merci. Je vais sans crainte et surtout sans réplique,

Essayer de la convertir !

EVARISTE CARRANCE.

\*\*

Une bonne coquille relevée dans un journal qui rend compte d'une traversée mouvementée :

— Le vent soufflait avec force sur la Manche et le bateau a dû se réfugier à Douvres. Les passagers étaient trempés par les laves."

Comme le char de M. Prudhomme, ce vaisseau naviguait donc sur un volcan ?

\*\*

Le ministre. — Comment, je vois sur votre note, pour \$60 de fonds de culottes ?

Le tailleur. — Dame, monsieur le ministre, quand on a roulé aux quatre coins du pays comme a roulé monsieur le ministre...

\*\*

A UNE DONT ON A CROQUÉ LA BINETTE

Désolé, chère enfant, si cela vous tracasse

" Bigre on la mangerait ! " dit-on sans vous choquer.

Vous ne voudriez pas qu'alors je me privasse

De l'agrément de vous croquer ?

\*\*

X... vient réclamer un de ses parents à la morgue.

— A-t-il quelque signe particulier auquel on puisse le reconnaître ? demande le gardien.

— Ah ! certainement, il est sourd et il boite de la jambe gauche.

\*\*

— Je me demande, disait Calinaux, comment font les astronomes pour prédire les éclipses si longtemps à l'avance.

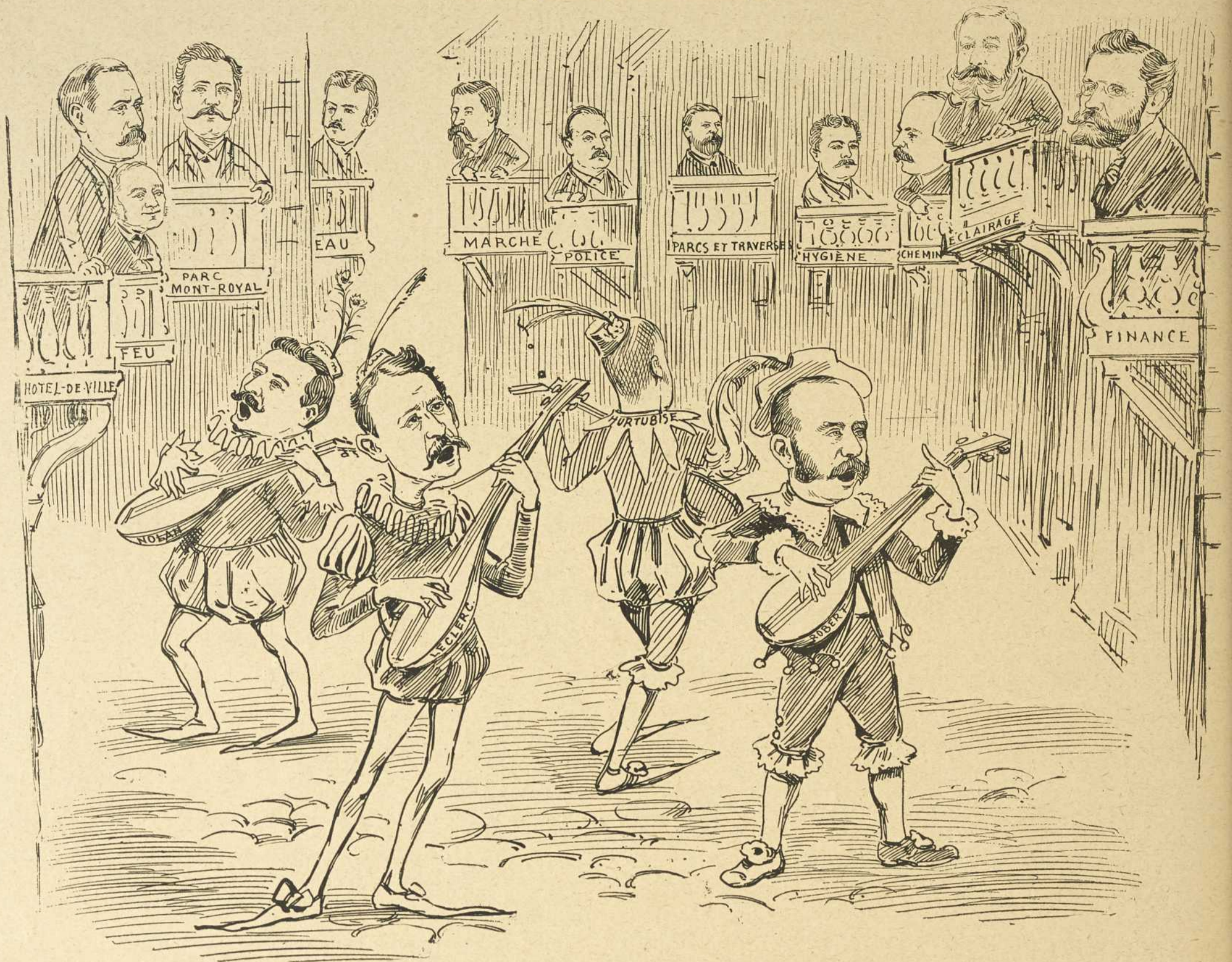
— C'est bien simple, répliqua Guibollard, ils consultent l'almanach.

Si vous Toussez, prenez LE BAUME RHUMAL.

25 cts la bouteille, en vente partout

## LES TROUBADOURS DU PAVÉ

(Les jours passent et ne se ressemblent pas)



Air connu : Eux pendant c'temps-là,  
Ils grattaient de la guitare !  
Les autr's fumant leur cigare  
Comme de gros pachas.

## QUELQUES NOTES

Le poète Joséphin Souly, qui mourut à Lyon dans son ermitage de la montée des Gloriettes où, dédaigneux de la foule, indifférent aux coteries, ennemi de la réclame tapageuse, il a chanté jusqu'à sa soixante-seizième année, dicta lui-même, pour un passeport, son signalement en ces termes :

Taille haute. Age : quarante ans.  
Né dans Lyon. Visage ovale.  
Cheveux et barbe grisonnants.  
Front élevé. Teint un peu pâle.  
Yeux gris bleu. Bouche au coin moqueur.  
Nez original. Menton bête.  
Signe particulier : du cœur.

D'abord employé à la préfecture du Rhône, puis bibliothécaire à Lyon, Joséphin Souly refusa toujours de quitter sa ville natale qu'il a chantée dans ces vers :

Dans mon village de Lyon,  
Nous avons aussi nos merveilles :  
Des gens de plume et de crayon,  
Voire des commis de rayon  
Et des abeilles.

Nous avons deux jolis ruisseaux  
Où l'on peut se noyer sans peine ;  
Ils portent d'assez fiers bateaux  
Et fourniraient de belles eaux  
A votre Seine.

On y mange à peu près son pain,  
On y boit à peu près son verre,  
On y vit à peu près son train.  
On est même à peu près certain  
D'aller en terre.

L.

## UNE BONNE BLAGUE

Les vieux loups de mer ne sont généralement pas doués d'une trop forte dose de patience. Un capitaine au long cours était un jour ahuri par les questions nombreuses et saugrenues que lui posait un quidam. A la demande, s'il lui était souvent survenu des accidents en mer, l'officier répondit :

—Des accidents ? Ils sont très rares à mon bord. Pourtant, l'été dernier, il m'en est arrivé un fameux. Imaginez-vous que le feu avait pris dans le

fond de cale et l'on ne s'en est aperçu qu'en débarquant les marchandises à notre arrivée dans le port.

—Vraiment ! Mais comment le feu a-t-il été éteint ?

—C'est ce qu'il y a de plus remarquable. Le feu a tout consumé jusqu'à fleur d'eau et alors l'eau l'a éteint, tout naturellement.

Et le vieux loup de mer s'en alla riant dans sa barbe. Notre questionneur resta tellement hébété, qu'il en oublia de demander au capitaine pourquoi le vaisseau n'avait pas coulé à fond.

## PAS GALANT, L'AMI

Les goûts de l'homme et de la femme, dit un cynique, pour être différents ne le sont guère. La femme par exemple ne voudrait pour rien au monde rehausser par l'éclat de sa présence une séance à la Corbett, ni être témoin d'une simple prise de coqs. L'homme au contraire se croirait déshonoré, s'il n'y était pas.

Mais essayez d'empêcher à une femme d'assister à une noce ! ce qui, au fond est à peu près la même chose.

## La Société Artistique Canadienne

Le public sera vraisemblablement étonné quand il lui sera donné de juger du degré d'instruction acquis par les élèves des divers cours actuellement en exercice. En si peu de temps, les résultats obtenus sont vraiment remarquables et ont étonné les professeurs eux-mêmes. Pourquoi ne sortirait-il pas de là la solution de certains problèmes jusqu'ici insolubles et, pour n'en citer qu'un seul, ne serait-ce pas là le noyau de futurs artistes lyriques, ne dut-on commencer modestement que par les chœurs ? Supposez, pris dans le nombre et parmi les volontaires les plus méritants, deux douzaines de sujets des deux sexes entraînés spécialement sur le répertoire des grands chœurs d'opéra et d'opéra-comique ! Ne voilà-t-il pas pour le Conservatoire un but intéressant, pour les élèves une nouvelle source de rémunération, pour les théâtres, une pépinière de choristes lui permettant de réaliser de notables économies sur le transport des troupes ? Cela est loin d'être impossible et nous appelons sur cette idée l'attention des intéressés.

**LE BAUME RHUMAL** guérit les Rhumes obstinés, le Croup, la Coqueluche, la Consommation, etc., etc. 25 cts, en vente partout

Emaux et Camées

ENRAGÉS

PETITS CHEFS - D'ŒUVRE LITTÉRAIRES DE TOUS LES PAYS ET DE TOUTES LES ÉPOQUES

LII

LA PAUVRETÉ DE ROTHSCHILD

L'autre jour, attendant vainement de l'argent  
Qui me vient du Hanovre,  
Je pleurais de pitié dans la rue, en songeant  
Combien Rothschild est pauvre.

J'étais sans sou ni maille, appuyé contre un fût,  
Ainsi que Bélisaire ;  
Mais, ce que je plaignais amèrement, ce fut  
Rothschild et sa misère.

Oh ! disais-je, le temps c'est de l'argent. Eh bien !  
Sans que l'heure me presse,  
Je puis chanter selon le mode lesbien,  
Ne pas lire *La Presse*.

Je puis faire des vers pour nos derniers neveux,  
Et, sans qu'il y paraisse.  
Baiser pendant trois jours de suite, si je veux,  
Le front de la Paresse !

Et Paris est à moi, Paris entier, depuis  
Le café que tient Riche  
Jusqu'au théâtre où sont Alphonsine et Dupuis ;  
C'est pourquoi je suis riche !

Mais lui, Rothschild, n'entendant aucun son,  
Ne faisant pas de cendre,  
Il travaille toujours et ne voit rien que son  
Bureau de palissandre.

Lorsque par les chevaux de flamme à l'Orient  
Cent portes sont ouvertes,  
Et que, plein de chansons, je m'éveille en riant ;  
Il met ses manches vertes.

Tandis que pour chanter les Chloris je choisis  
Ma cithare ou mon fifre,  
Lui, forçat du travail, privé de tous lazzis,  
Il met chiffre sur chiffre.

Il fait le compte, ô ciel, de ses deux milliards,  
Cette somme en démece,  
Et, si le malheureux s'est trompé de deux liards,  
Il faut qu'il recommence !

O Monselet, tandis que bravant l'Achéron,  
Chez Bignon tu t'empiffres,  
Le caissier de Rothschild dit : Monsieur le baron !  
Il faut faire des chiffres.

Oh ! que Rothschild est pauvre ! Il n'a pas vu Lagny ;  
Il n'a jamais de joie.  
Le riche est ce poète appelé Glatigny,  
Le riche c'est Montjoye.

O Muse ! que Rothschild est pauvre ! Aux bois, l'été,  
Jamais le soleil jaune  
Ne l'a vu. C'est pourquoi je suis souvent tenté  
De lui faire l'aumône.

THÉODORE DE BANVILLE



Pat.—Là, je l'avais bien dit que malgré toutes les ordonnances, ces enragés Chinois trouveraient le moyen de pénétrer dans le pays. Les voilà qui sortent de terre, à présent.

OH ! NOUNOU !

—A-t-elle bien dormi dans le train ? demanda la jeune mère à la nourrice qui entraînait, le poupon sur les bras.

—Alle a pioncé comme un loir, fit la paysanne qui, venant pour la première fois à Paris, avait l'air égaré d'une génisse en pleine rue.

—Allez-vous reposer, Fanchette ; moi, je vais baigner l'enfant et la mettre dans son berceau.

La petite Marie avait été confiée, depuis sa naissance, à sa grand-mère qui s'était chargée de l'élever au biberon, dans sa maison de campagne, avec l'aide de Fanchette, nourrice sèche. Très privée d'affections depuis la mort de son mari, Mme de Bressane retrouvait son baby avec plaisir. Elle la fit danser sur ses genoux, lui tapa sur le ventre, la chatouilla, puis se mit à la déshabiller pour le bain.

—Marie, Marion, Marinette ! ma chérie ! mon petit ange !... lorsque, en enlevant le dernier linge, la mère s'aperçut que sa fille... était un garçon.

Violent coup de sonnette ; arrivée de la nounou qui, elle, tétait un gros morceau de pain avec voracité.

—Qu'est-ce que cela signifie ? dit la veuve effarée. Ma mère vous a remis une petite fille et vous m'avez apporté cette horreur de garçon !

La nourrice pouffa de rire.

—C'est-y drôle ! hein ? je l'ai pas fait exprès... vas vous dire la chose. A la gare de Mâcon, v'là que tout le monde descend. Moi, j'avais besoin de marcher un peu. Pour lors, comme la gosse me gênait, je l'ai posée sur la banquette de la salle d'attente, à côté d'un petit compagnon vêtu comme elle, en blanc... Causez, mes mignons, que j'ai dit. Quand je suis revenue, n'y avait plus qu'un mioche, j'ai pris celui qui restait. Faut croire que vous n'avez pas votre compte, car vous paraissez bigrement mécontente...

La jeune femme haussa les épaules sans répondre ; elle mit son chapeau et son manteau et descendit, se jeta dans un fiacre, se fit conduire dans un bureau télégraphique, envoya une dépêche au chef de gare de Mâcon, puis se rendit au *Figaro*, où elle fit insérer cette annonce : — "La personne qui a emporté par mégarde un enfant du sexe féminin est priée de le rapporter rue Murillo, etc..."

Dans la même journée elle reçut une dépêche : " Vos angoisses sont les miennes, madame... Je prends le train ce soir et vous rapporte le précieux fardeau."

Et, le lendemain, la veuve vit entrer chez elle un monsieur de quarante ans, avec le poupon sur les bras. C'était un veuf, propriétaire d'un château aux environs de Bourg. Il échangea le mioche contre celui qui dormait sur les genoux de Mme de Bressane. Ils rirent et pleurèrent de l'aventure et firent si vite connaissance, qu'un mois après ils étaient mariés.

Ils n'ont pas gardé la nounou.

MYDAS.

CONFIDENCES



Isaac.—Mais guelle a été la gause tu feu ?  
Cohen.—L'azurance, barpleu, l'azurance...

CE QU'IL FAUT POUR ÊTRE MONSIEUR

Premier marchand.—Mais enfin, est-ce un vrai monsieur ?

Second marchand.—Oh ! tout-à fait. Jamais, il ne paiera une facture, à moins d'y être forcé.

SOLUTION JUSTE

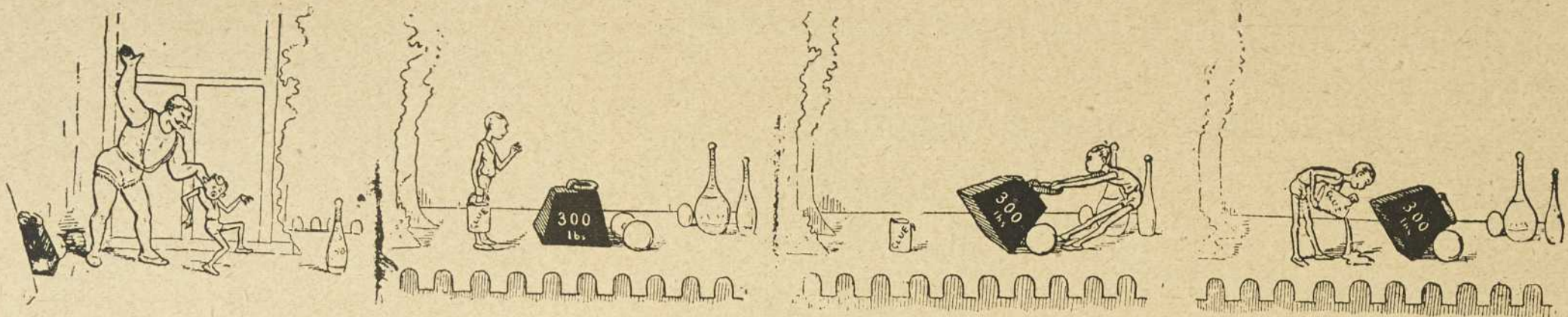
Premier voisin.—Sais-tu que tes poulets sont souvent dans ma cour ?

Deuxième voisin.—C'est donc pour cela que leur nombre diminue à vue d'œil.

THÉÂTRE ROYAL

Un événement intéressant pour les personnes aimant les amusements, c'est, cette semaine, au Théâtre Royal, la représentation de *On the Bowery*. Cette pièce dans laquelle *Steve Brodie* est le principal acteur, a été écrite spécialement par R. M. Stephens, pour les gérants Davis et Keogh, avec l'intention de donner une histoire réelle, vraie et illustrant la vie d'une section de New-York, connue sous le nom de *Bowery*. Nous pouvons dire qu'ils ont parfaitement réussi, *Steve Brodie* a été choisi comme étant le meilleur pour représenter cette section. Le "saloon" qu'il tient dans le *Bowery* est très bien représenté et mis sur le vif, et on y voit tous les caractères qui peuvent se produire dans le *Bowery*. Ce *Saloon* est la place où les artistes des journaux comiques se rendent afin de prendre des croquis de la vie réelle de ce district. *Steve Brodie* est celui qui a sauté du Font de Brooklyn pour un enjeu de \$10,000 ; les autres tableaux sont merveilleux à voir, la scène du port est des mieux réussies, ainsi que les scènes du feu sur le quai, la rivière de l'Est, qui sont représentées avec beaucoup d'effet. C'est une pièce à sensation et qui mérite d'être vue, ainsi ne manquez pas cette occasion.

La semaine prochaine nous aurons encore du nouveau dans une autre pièce à grands effets sous le titre : *Rush City*.



I  
Un certain jour, l'hercule Brasdefer  
abusa de sa force pour corriger ver-  
tement l'infortuné Vertdegris, son élève.

II  
Vertdegris, qui avait de la rancune,  
jura d'en tirer une éclatante ven-  
geance...

III  
...et, la colère lui donnant des forces...

IV  
...il exécuta son programme.

### CANDEUR MILITAIRE

...Je l'ai revu l'autre jour, le brave général Rubasse, celui que nous avons surnommé Rubasse du Rempart, nous dit le commandant Giverny. C'était à un diner de promotion d'anciens polytechniciens. Toujours l'air aussi peu militaire que possible, avec ses longs cheveux blancs, sa barbe tombante, ses yeux clignotants sous les lunettes à branches d'or.

Jamais colonel du génie ne fut plus malheureux de faire un cours de *forti* devant la turbulente jeunesse. On eût dit Daniel descendant dans la fosse aux lions. C'était, en effet, un savant, un simple savant placide et bon, ayant horreur du panache, vivant entre ses livres, son tableau noir et sa bibliothèque et qui paraissait absolument déguisé lorsque les besoins du service l'obligeaient à s'affubler d'épaulettes, d'éperons et d'un grand sabre qui lui battait dans les jambes.

Oh ! les fascines qu'on lui dérobait tandis qu'il dessinait à la craie le profil d'un fortin ! On se passait le fagot de main en main dans l'amphithéâtre, et personne ne prenait plus de notes, occupé qu'on était à suivre le voyage ascensionnel le long des gradins. *Quo non ascendam ?* disait le surintendant Fouquet. Le colonel Rubasse entendait les rires étouffés ; mais, pour ne pas sévir, il s'absorbait dans le tracé de sa contrescarpe, jusqu'au moment où, le dessin terminé, il ne retrouvait plus son fagot.

Alors c'était un véritable désespoir. Il ajustait ses lunettes et ronchonnait :

— C'est extraordinaire !... il y avait là, sur la table, une fascine... Je suis absolument sûr d'être venu avec une fascine. Où est ma fascine ? Messieurs, vous n'auriez pas vu, *par hasard*, une fascine ?

Et les élèves se torçaient.

Que voulez-vous ? cet âge est sans pitié.

Quant à moi, étant capitaine à Versailles, j'avais retrouvé le colonel comme major de la garnison, et une fantaisie du général commandant la subdivision m'avait détaché de mon régiment pour me mettre sous les ordres directs de Rubasse, en qualité d'adjutant de place.

Ce n'était pas autrement désagréable comme service, mais il y avait un inconvénient. Non seulement il fallait se trouver tous les matins au bureau à huit heures, mais on ne devait jamais quitter la garnison ; or, pour toutes sortes de bonnes raisons, je désirais aller le plus souvent possible à Paris. J'avais touché un mot de cette situation au major en arguant que tous mes camarades de régiment avaient, à cet égard, les plus grandes facilités. Rubasse avait ouvert sur moi un œil étonné et candide et m'avait dit :

— Mais expliquez-moi pourquoi, ayant votre domicile à Versailles, rue de Noailles, où vous êtes très coquettement installé, vous pouvez avoir besoin d'aller à Paris ?

— Mais j'ai ma famille à Paris ; j'ai des relations, beaucoup de relations mondaines ; ma mère veut me marier... et, bien souvent, les bals finissent après le dernier train de minuit quarante.

— Oh ! capitaine, ce que vous me demandez là est impossible. Il faut que vous soyez à votre poste. Songez donc, s'il y avait un incendie.

— Mon colonel, il n'y a pas eu d'incendie la nuit à Versailles depuis 1857.

— Mais il peut y en avoir. Non, non, c'est impossible.

Alors, devant ce refus, voilà ce que j'avais imaginé : Quand le besoin se faisait sentir d'aller un peu se désennuyer de Versailles avec quelques joyeux amis, je prenais, le lendemain, le train de sept heures, — il n'y en avait pas avant — qui arrivait à Versailles à sept heures cinquante. Je me précipitais dans l'arrière-boutique du restaurant Brenu, où mon ordonnance avait ma tenue militaire toute prête étalée sur le billard ; puis, métamorphosé en cinq minutes, botté, ficelé, sanglé, je sautais à cheval et je prenais, au galop de charge, le chemin de l'avenue de Paris, afin d'arriver au bureau à huit heures tapant pour le rapport. Là, le soldat de piquet tenait ma monture par la bride jusqu'à ce que mon ordonnance fût arrivée de chez Brenu.

Cela n'était pas sans causer une certaine surprise à Rubasse, qui me disait, avec une nuance de soupçon :

— Pourquoi prenez-vous un cheval pour venir de la rue de Noailles ici ? C'est à deux pas.

— Mon colonel, j'adore le cheval.

— Vous aimez le cheval ! Ah ! que c'est drôle ! Voilà une chose que je n'ai jamais pu comprendre.

Dans la journée, j'étais chargé de faire des rondes dans les différents postes. L'adjutant Roufflard, un vieil artilleur tout blanc, détaché depuis

plus de quinze ans à la place et les connaissant toutes dans les coins, m'avait prévenu que le poste du fourrage demandait une surveillance toute spéciale. C'était une simple cabane en planches établie en plein champ de trèfle, à cinq cents mètres du magasin, loin de tout regard importun, et, comme le poste n'était composé que de trois hommes et d'un brigadier, les soldats avaient pris la douce habitude de considérer ce tour de service comme une journée de villégiature.

L'adjutant Roufflard affirmait même que l'on y apportait des provisions variées, du vin en abondance, etc.

Ces choses-là sont permises à l'Opéra Comique, mais elles sont défendues par les règlements militaires, au nom de la discipline.

Aussi, certain jour, ayant ma journée libre, je résolus, accompagné de Roufflard, de faire une tournée vers le fameux poste. C'étaient précisément les cuirassiers qui étaient de service. En véritables policiers, nous avions été à pied, pour moins donner l'éveil, par des petits chemins détournés, si bien que nous arrivâmes à la porte de la baraque sans que notre présence eût été signalée. D'ailleurs, aucune sentinelle n'avait été placée, et aucun casque de cuirassier ne se profilait à l'horizon.

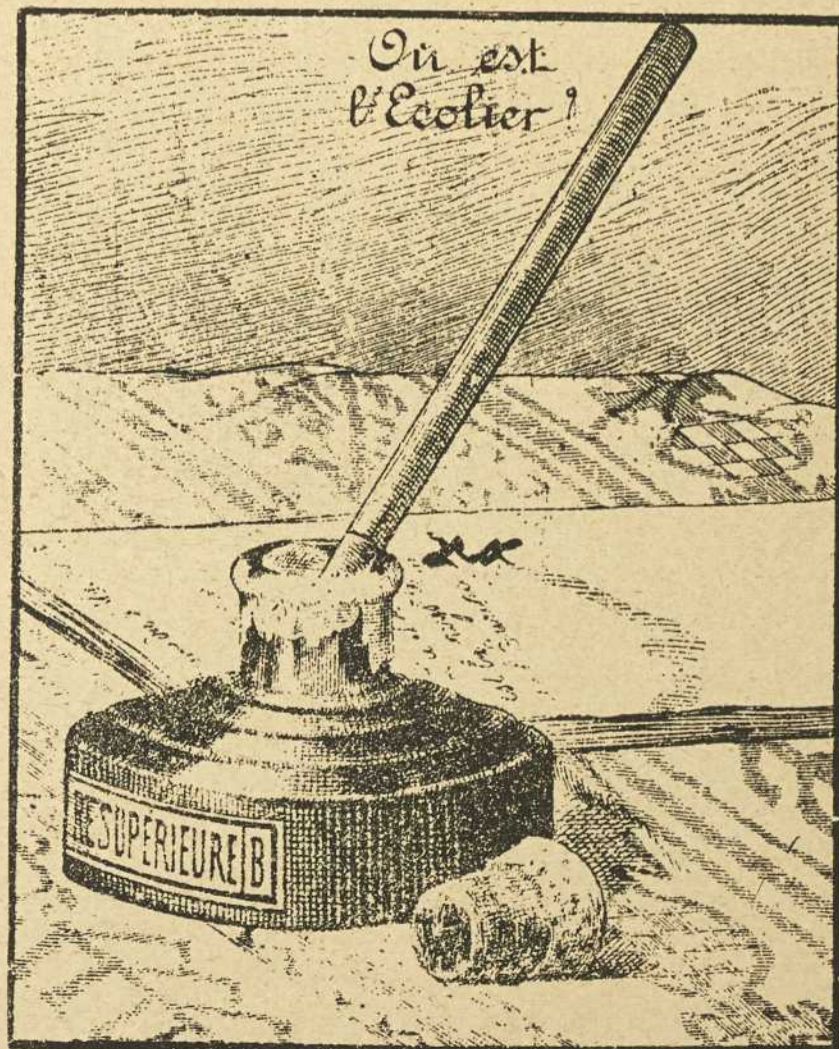
Je soulève le loquet et j'entre brusquement dans le poste. Mon apparition fait l'effet de la statue du Commandeur. Mes cuirassiers, en bras de chemise, étaient assis autour d'une table chargée de victuailles.

Le brigadier, en raison de sa position hiérarchique, avait, à portée de sa main, une énorme cruche de vin blanc, dont il versait de copieuses rasades à tous ces braves *blindés*.

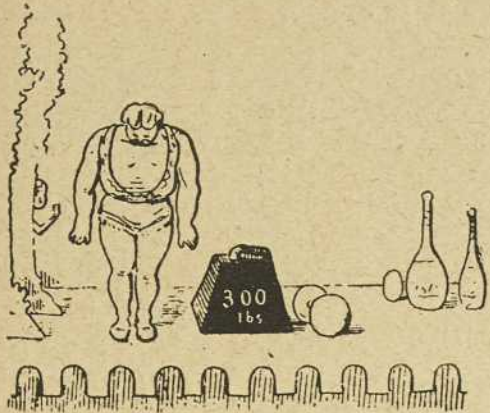
Il est toujours pénible pour l'âme d'un philosophe de jouer un rôle de trouble-fête ; mais la charge d'adjutant de place comporte des devoirs qu'il faut savoir remplir avec sévérité. Roufflard prit donc les numéros matricules des soldats et les inscrivit sur son carnet. Puis, ainsi documenté, je revins vers Versailles, afin que les justes lois pussent suivre leur cours.

Le cas étant grave, je crus devoir me rendre immédiatement chez le major de la garnison, afin qu'on fit relever la garde et qu'on mît les hommes en prison. Je trouvai le colonel chez lui, en robe de chambre, penché sur un bureau où s'aligeaient des équations au soixantième degré. Il me reçut avec bienveillance, tout en dissimulant, par courtoisie, la petite contrariété d'un savant qu'on dérange dans ses calculs, puis il écouta mon récit avec une stupeur profonde.

### DEVINETTE

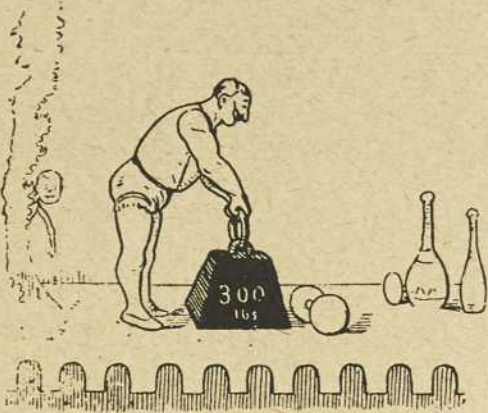


## GOLIATH ET DAVID — Suite



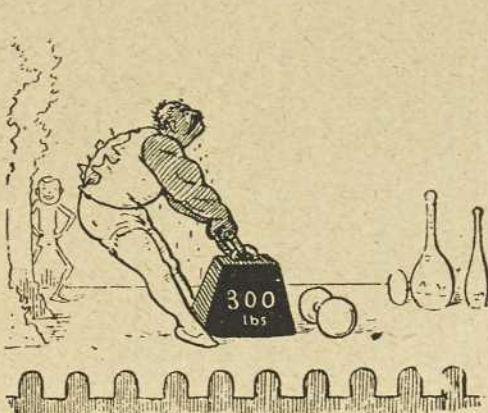
V

Le jour de la représentation arrivée, Brasdefer, après avoir prodigué au public ses plus gracieuses salutations...



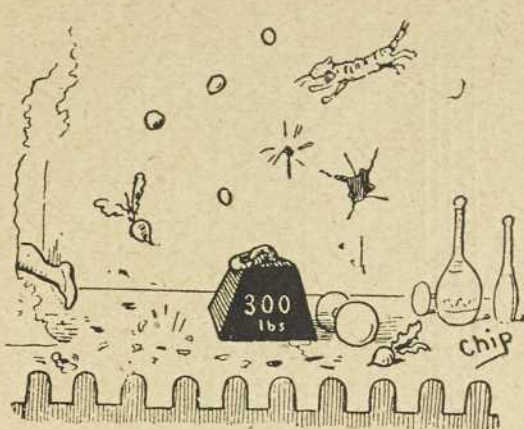
VI

...se mit en devoir d'exécuter son exercice ordinaire.



VII

Mais, malgré tous ses efforts et la rupture de son pourpoint, il ne réussit qu'à...



VIII

...remporter une de ces vestes qui font époque dans la vie d'un homme.

—Ainsi, me dit-il, la sentinelle n'était pas à son poste ?  
 —Non, mon colonel.  
 —Et les cavaliers étaient attablés et en bras de chemise.  
 —Oui, mon colonel.  
 —Et tout ce monde buvait du vin blanc ?  
 —Oui, mon colonel.  
 —Ah ! c'est bien triste, bien triste ! Quelle armée !...  
 Il s'absorba dans des réflexions douloureuses, puis, tout à coup, sortant d'un rêve :  
 —Ne m'avez-vous pas dit aussi que ces malheureux chantaient ?  
 —Oui, mon colonel.  
 Et, sans se douter de l'énormité de sa question, le brave Rubasse, comme s'il me demandait la chose la plus simple du monde, ajouta avec ingénuité :  
 —Et, dites-moi, capitaine, ces chansons qu'ils chantaient, étaient-elles au moins convenables ?

MARCHEF.

## UNE CHASSE A L'OURS

Un jour, un brave montagnard se présenta chez mon ami, le vicomte Octave de Castelcailloux, alors en villégiature à son château de la Jobardière (Octave descend des la Jobardière, par sa mère.)

Le montagnard susdit était accompagné d'un ours de belle venue dont il proposait la vente à mon ami.

—C'est un ours jeune, bien dressé, qui fait l'exercice comme un sergent instructeur et tire des coups de fusils.

—Bah ! Au fait combien veux-tu le vendre ton ours ?

—Cinq cents francs, monsieur le vicomte...

—C'est bien, je te l'achète !

C'est ainsi que le vicomte Octave de Castelcailloux orna son parc d'un ours très bien léché et écrivit à tous ses amis :

## IL GRANDIRA



Madame Latulippe (au petit nègre qui vient de nettoyer son trottoir). —Tiens, mon petit, comme tu as bien travaillé, voilà trente sous pour ta peine. Tu es un bon petit garçon. Ah ! ce n'est pas le mien qui travaillerait comme ça ! il est trop paresseux ; je ne sais seulement pas où il est passé de puis ce matin.

Le petit Latulippe (qui a empêché précieusement le trente sous). —Ne t'inquiète pas, maman, me voilà. Je savais bien que tu ne me reconnaîtrais pas noirci comme ça.

“ Mes gardes signalent la présence d'un ours dans les bois de la Jobardière. Une battue aura lieu jeudi.

“ Je compte sur vous.

OCTAVE.”

Le jeudi suivant, une douzaine de nemrods, dont j'étais, faisait irruption au castel de la Jobardière et, après un plantureux déjeuner on partait pour la battue.

J'étais placé à côté du baron de Gueulderiaie et comme je le voyais garni, outre sa carabine, d'un couteau de chasse et de deux revolvers, je pensais qu'il fallait lui remonter un peu le moral :

— Vous connaissez la manœuvre, Baron, — lui dis-je — deux balles dans la tête et on sert au couteau !...

— Moi, je suis bien tranquille... il n'y a pas d'ours dans le pays... c'est tout simplement une farce d'Octave, mon bon... c'est une farce !

Nous en étions là de notre conversation quand Octave de Castelcailloux, agissant comme doit le faire tout maître de maison soucieux de ses invités, s'approcha de nous afin de nous indiquer nos postes respectifs.

— Vous, Gueulderiaie, — fit-il en riant au baron — vous m'avez fait tuer chez vous, abusant de ma myopie, un superbe cerf empaillé, je vais me venger noblement en vous plaçant au poste d'honneur. Là... sur ce rocher... au dessus du petit ravin... Vous ne pouvez manquer de voir l'ours.

Et il partit laissant ce brave Gueulderiaie qui murmurait entre ses dents : — Pas de danger... des ours ? Il y en a dans mon œil ! s'il y en avait réellement je ne resterais pas ici, mon bon.

J'étais placé à une portée de fusil du baron et je venais philosophiquement de préparer mon poste d'observation quand j'entends crier :

— Un ours... Un ours... au secours... au secours... il vient sur moi... au secours...

Je partis au pas gymnastique dans la direction des cris et j'arrivai assez à temps pour apercevoir le baron de Gueulderiaie (qui porte — armes parlantes — “de gueules à la raie d'argent”) grimant vivement sur un chêne malgré son embonpoint, et un ours, armé, d'un fusil à deux coups qui, méthodiquement portant arme, présentant arme et abaissant le canon vers l'infortuné Gueulderiaie, faisait feu sur lui à la grande joie de Castelcailloux et des autres invités, accourus aux cris du baron.

\*\*

Heureusement le fusil était chargé à blanc. Mais c'est égal, il fallait voir la tête du baron de Gueulderiaie.

Trois des invités en sont passés à l'état de tire-bouchons à force de rire et le reste n'a gardé ses côtes que par miracle.

Méfiez-vous des battues à l'ours.

PARISIEN.

## UN GARÇON AVISÉ

Un vieux marchand, sentant sa fin approcher, s'empresse de faire son testament. Il laisse tous ses biens à son fils unique, mais sous la gestion d'un curateur de ses amis. Il appelle le jeune homme, lui donne lecture du testament et lui demande s'il a quelque changement à lui suggérer.

—Père, lui répondit le jeune homme, en allumant une cigarette, il me semble que du train que vont les choses depuis quelque temps, vous feriez mieux de laisser vos biens à votre ami et de me nommer curateur.

Le vieillard comprit alors que son fils n'avait besoin de personne pour se conduire et il annula la clause relative au curateur.

## SON COUSIN LE DIABLE

Lord Chesterfield présenta un jour à George II, pour être signé par lui, un parchemin qui n'était autre que la nomination d'un personnage marquant à un poste de haute confiance. Le roi, qui détestait cordialement l'individu, mais qui était forcé de le nommer pour des raisons d'état, répondit à Chesterfield, lorsque celui-ci lui posa la question d'usage : Quel nom, plaît-il à votre Majesté, que j'inscrive sur ce document ?

—Celui du diable !

—Et, reprit le Comte, avec le plus grand flegme, disons-nous comme d'habitude : Notre bien-aimé cousin et conseiller ?

Le roi fut désarmé et signa.

Les Pilules d'Ayer garantissent la guérison complète et radicale, des désordres de l'estomac, la constipation, l'infection de l'haleine.

# VILLANELLE

POÉSIE DE  
Ed GUINAND

MUSIQUE DE  
C CHAMINADE

**PIANO**

**Allegro vivo** (♩=80)

*f marcato* *sempre f*

Le blé su-per be est ren-

*mf*

tre Fête aux champs, fête au vil-la-ge!

Chaque fil-lette au cor-sage Porte un bleuet a-zu-ré, Fête aux

*p*

champs, fête au vil-la-ge!

Les jeunes gens danse

*dim* *p*

ront Ce soir dans la grande al-le-e,

*pp*

Et, sous la nuit é-toi-lé Que de mains se chercheront Ce

*pp*

*cresc.*  
soir, ce soir dans la grande al lé e,



Sous la nuit é-toi-lé e, Ce



soir! Dan-sez - jusqu'au

*sempre f*  
*sempre ff*  
*pesante*



jour, Fête aux champs, fête au vil - la ge!



*p*  
Chaque fil-lette au cor-sa-ge Porte un bleuet a - zu - ré Fête aux



champs fête au vil - la ge! Dan



sez! Dan-sez! jusqu'au jour dan



sez! Fête aux champs! Fête aux champs!



## PEINES D'AMOUR



Malvina.—Tu me croira, Marie, si je te dis qu'avant d'être amoureuse de Julien, j'avais les jambes aussi grosses que celles de cette volaille-là.

## SOUS-PRÉFET

L'omnibus de la gare stoppa devant la sous-préfecture et les badauds s'arrêtèrent devant la portière de l'omnibus, persuadés qu'ils en verraient descendre une famille d'espèce rare et de plumage brillant, car c'était le nouveau sous-préfet et les siens qu'on attendait. M. Pécochard, long, fluet, le teint rosé, descendit d'abord, tout vêtu de noir, semblable à un ibis recouvert de crêpe, puis vint Mme Pécochard large et flasque, pareille à une mère Gigogne en deuil, et il sortit de dessous ses jupes cinq petits Pécochard, tout noirs comme des ramoneurs. Le dernier enfant — une fille — avait vêtu sa poupée comme une orpheline ou une veuve, sans doute par esprit d'assimilation.

L'omnibus vide reprit le chemin de la gare ; la porteuse de pain, la laitière, le garçon boucher, quelques dévotes matinales, un pompier en rupture d'incendie, s'éloignèrent après avoir contemplé les arrivants.

Le soir, le journal du cru, rédigé par Maturé, conservateur hargneux, attaqua le pouvoir dans le style un peu suranné qui lui était habituel... "Aujourd'hui, mes chers lecteurs, est arrivé dans Ispahan (la petite ville de Bri... comparée à Ispahan!), non loin de la mosquée d'Iskander, un fonctionnaire du nom d'Elmir, qui est en deuil de la tête au pieds, de la pointe du yatagan jusqu'à l'aigrette de son bonnet d'astrakan... Certes, il ne nous convient point de railler une si grande douleur, mais c'est le troisième gouverneur de ce genre qu'on nous envoie, — Se sont-ils tous donné le mot ? Dans tous les cas, Elmir ne va pas recevoir ; ni fêtes, ni diners ! Voilà qui est déplorable pour le commerce d'Ispahan, surnommé par le poète Saadi le parterre des roses, non pas tant en raison de l'abondance de ses fleurs, qu'à cause de sa collection de jolies femmes..."

Pécochard fit un nez très long en lisant l'article du journaliste et n'y répliqua point. Quelques fonctionnaires malicieux lui demandèrent quelle perte il venait de faire, et Monsieur le sous préfet répondit en soupirant : — Mon pauvre père !... après une longue maladie.

\*\*\*

A quelques jours de là, Maturé, qui avait un ami à la préfecture de police, dont il tirait des renseignements, publia l'entre-filet suivant :

"Nous savons de source certaine qu'Elmir et les siens portaient du bleu, du vert et du rouge avant de s'installer à Ispahan. Quelques jours avant le départ, le nouveau gouverneur achetait dans un bazar, qu'on appelle en persan *La Belle Jardinière*, des habits de grand deuil sans avoir perdu personne des siens. Pleure-t-on les gens préventivement, et avant qu'ils soient morts et enterrés ? Le père d'Elmir, qui est vivant, et de plus bonnetier à Alger, peut certifier que nous ne mentons pas. Si nous nous trompons, qu'Elmir nous expédie l'acte de décès paternel — et s'il n'est pas un avaro, qu'il ouvre ses salons et commence à donner de brillantes réceptions.

Ce second article désagréable détermina Pécochard à se rendre à Paris chez son ministre — un ancien camarade de collège à lui.

— Ton Excellence a cru me rendre service en me donnant une bonne place, lui dit-il, mais j'ai pour administrés des gens qui s'ennuient et qui sont altérés de plaisirs, de sirop et d'honnête tapage nocturne. Cet animal de journaliste a deviné mon secret et éventé la mèche. Comment veux-tu que je reçoive avec 80.000 francs de dettes contractées quand j'étais jeune homme ? Et puis j'ai épousé une femme sans dot, et j'ai cinq enfants. Recevoir est incompatible avec mon budget. Voilà pourquoi j'ai imaginé ce deuil, papa étant très loin...

— Si tu veux que je te prête un peu d'argent pour donner un bal ou deux ? fit l'Excellence.

— Dépense inutile. Mes administrés ont eu un sous-préfet qui est resté populaire chez eux comme Janvier de la Motte en Normandie et Castellan à Lyon. Il recevait tous les soirs, étant millionnaire, mauvais musicien et enragé valseur.

— Va gifler Maturé. Cela te conciliera toujours les cœurs féminins. Pécochard suivit le conseil, il y eut gifles et duel : Maturé fut à peine

touché ; une grenouille aurait guéri de l'entaille, mais un anthrax se déclara et il mourut.

\*\*\*

— Eh quoi ! toujours en deuil, monsieur le sous-préfet ? lui demandait, à quelques jours de là, une jolie femme de Bri... !

— Ne doit-on pas, madame, rendre hommage à la mémoire d'un ennemi ?

CALCHAS.

## ELLE VOULAIT DE LA PUBLICITÉ

Le mari.—Ma chère, je m'objecte formellement à ce que tu invites cette femme à venir dîner ici. C'est la plus vilaine langue et la plus grande bavarde que je connaisse.

La femme.—Personne ne le sait mieux que moi, mon chéri, mais je ne puis pourtant inviter tous les journalistes, ils mangent trop et, d'un autre côté cela serait vraiment désastreux si le public n'était pas mis au courant des bons diners que nous donnons ici.

## ON SE PLAINT DES EXAMINATEURS

Une plainte sérieuse vient d'être faite aux autorités à Ottawa contre les examinateurs du service civil ; voici à quel propos :

— Comment votre fils a-t-il passé son examen ? demandait ces jours derniers à monsieur Sacapoi, un de ses amis.

— Passé, s'écrie l'autre ; il n'a pas passé du tout. Tu ne me croiras peut-être pas, mais ils lui ont demandé, à ce pauvre garçon, un tas de questions bêtes sur des événements et des choses survenues longtemps avant qu'il vint au monde.

## PAS D'HÉSITATION

Ouvrier gréviste.—Combien que vous les payez, les ouvriers, vous patron ?

L'entrepreneur.—Six francs, en moyenne... ça dépendra de votre travail !...

Ouvrier gréviste (dédaignusement).—Ah bien non ! alors, on m'en offre le double à la grève, pour ne pas travailler du tout.

## BIEN DIFFÉRENT



Elle.—Souviens-toi que je ne t'ai épousé que par pure condescendance. Personne ne voulait de toi et si j'en ai eu pitié...

Lui (piteusement).—Les rôles sont bien changés depuis ce temps-là, à présent ce sont les autres qui ont pitié de moi.

TERRIBLE CAUCHEMAR

À MA MUSE

(Pour le SAMEDI)

A Madame X...



Le tramp Crasseux (s'éveillant en sursaut). — Aïe ! au secours... au secours...  
 Le tramp Laflegme. — Qu'as-tu donc à crier ainsi ?  
 Crasseux. — J'ai, que j'ai fait un rêve terrible. J'étais redevenu petit enfant et...  
 Laflegme. — Qui a-t-il là dedans de si effrayant ?  
 Crasseux. — C'est qu'on voulait me faire prendre un bain de force...

Je chante la beauté de tes beaux yeux d'azur,  
 Et l'éclat lumineux de tes douces prunelles ;  
 Je chante notre amour infinissable et sûr,  
 Tes baisers brûlants, tes caresses éternelles.

Quand lassé de lutter, je serai défaillant  
 Quand mon courage mort, sentira qu'il succombe,  
 Femme, tu seras là, ton regard secourant  
 Délivrera mon âme, aux portes de la tombe.

Je chante notre amour, notre amour étonnant,  
 Les verbes de ta bouche et l'amour à tes lèvres,  
 Et l'éternel refrain idéal, enflammant,  
 Donnant le pur amour, loin des choses mièvres.

Par toi, pour toi, toujours je serai courageux  
 Et prêt aux bons combats où se relève l'âme ;  
 J'écouterai ta voix meilleur et plus heureux.  
 Mon ange conducteur, tu le seras, ô femme.

Je chante le refrain de notre amour ardent,  
 La beauté de ton cœur, la bonté de ton âme,  
 Ta grâce, ton éclat, ton règne triomphant  
 Sur un cœur dégouté des sourires de femmes.

Et tu seras la muse, inspirant mes accents,  
 Tu me feras chanter les beautés éternelles,  
 Les extases des cieux, les bienfaits éclatants,  
 Du Dieu qui te forma, si parfaite et si belle—

Car je suis ton esclave, et je suis ton amant,  
 A genoux à tes pieds, j'enivrerai mon âme,  
 Dans tes yeux si profonds, je boirai, rayonnant—  
 Je mourrai, si tu veux, pour ton amour, ô femme.

A toi mes chants d'amour, l'ivresse de mon cœur,  
 Mes transports, mes accents, car je suis ton poète,  
 Chantre de la beauté, barde de la splendeur  
 Que tu possèdes, femme, idéale et complète.

Et toujours malgré tout, notre amour sera pur  
 Platonique et divin, sans faute et sans ombrage,  
 Comme un amour du ciel, grand, invisible et sûr,  
 Étonnant, surhumain et pétri de courage.

Femme, reste la muse, animant mes accents.  
 De mes rêves d'amour la douce évocatrice,  
 L'unique et pure fleur de mes rêves ardents  
 Reste, reste toujours ma muse inspiratrice.

DÉDICACE

Ces vers sont faits pour toi, car malgré les haineux,  
 Les langues de vipère, et leurs mensonges, femme,  
 Je t'aimerai toujours, calme, respectueux,  
 Car l'amour dont je t'aime est l'amour de mon âme.

BARON BAUDOUIN DE FLANDRE.

Carnet du Docteur

PROPRIÉTÉS HYGIÉNIQUES DES LÉGUMES

Comme, malgré tous les progrès, nous serons toujours obligés de manger pour vivre, il doit y avoir avantage à étudier les propriétés hygiéniques des légumes, qui entrent si abondamment dans notre alimentation. "Dis-moi ce que tu manges, je te dirai ce que tu peux faire," dit le proverbe. Sans aller aussi loin il paraît évident que les aliments sains et appropriés à chaque saison donnent aux travailleurs les forces qui lui sont nécessaires.

Laissez-moi d'abord vous expliquer les termes les plus usités pour désigner les vertus des plantes.

L'antiseptique est celle qui s'oppose à la putréfaction. Exemple : l'ail.

L'astringente est celle qui resserre les tissus. Ex. : la racine de fraiser.

La calmante est celle qui diminue la sensibilité. Ex. : l'asperge.

La carminative est celle qui fait sortir les gaz de l'estomac. Ex. : la graine de carotte.

La dépurative est celle qui enlève aux humeurs les principes nuisibles. Ex. : la chicorée sauvage, dite amère.

La diurétique est celle qui augmente la sécrétion des urines. Ex. : l'asperge, l'oseille, l'ognon.

L'émolliente est celle qui relâche, détend, ramollit. Ex. : la bette, l'épinard, le navet, la courge.

L'expectorante est celle qui fait cracher. Ex. : le cresson.

La fébrifuge est celle qui agit contre la fièvre. Ex. : l'épinard, le navet, la laitue, la mâche ou levrette.

La pectorale est celle qui soulage dans les maladies de la poitrine. Ex. : le chou rouge.

La rafraîchissante est celle qui éteint la soif. Ex. : l'épinard, la laitue.

La stomacique est celle qui donne de la vigueur à l'estomac. Ex. : le radis.

La tonique est celle qui fortifie les organes. Ex. : la chicorée.

La vermifuge est celle qui provoque l'expulsion des vers. Ex. : l'ail.

Abordons maintenant les principaux légumes, en les présentant dans l'ordre alphabétique.

L'ail se trouve en tête de la liste. C'est le premier assaisonnement des cuisines fortement épicées, surtout à la campagne, car il aiguise l'appétit, facilite la digestion, il est diurétique, fébrifuge, antiseptique et vermifuge. Ce sont là des qualités plus ou moins sûres. A l'extérieur, l'ail est rubéfiant comme la moutarde. On dit aussi que, appliqué sur les morsures de vipère, il détruit le venin. Mieux vaut encore les cautériser.

L'arroche est la plante que les fermières appellent l'armou. Ses larges feuilles sont adoucissantes. On en met dans les bouillons de veau et de poulet. Elles servent aussi à faire des cataplasmes émollients. Les graines paraissent être légèrement purgatives.

L'artichaut est fébrifuge. Les cultivateurs du Berry, qui souffrent des fièvres intermittentes, avalent, pour s'en guérir, de la poudre de feuilles d'artichaut.

DOCTEUR OX.

(A suivre)

NOUVELLE ÉPATANTE

—Encore une nouvelle invention d'Edison !  
 —Laquelle donc ?  
 —Une machine avec laquelle une femme peut entendre tout le bien que ses bonnes amies disent d'elle, après son départ.

Menus Epicuriens

Potage au consommé de poisson.

Barbue marinée.

Turbot au four.

Canard sauvage rôti.

Champignons à la Bordelaise.

Tourte d'abricots à la bonne femme.

Turbot au four.—Le turbot préparé suivant l'usage, laissez-le mariner pendant une demi-heure, dans du beurre fondu, assaisonné de persil, fines herbes, sel, poivre et muscade, mettez-le ensuite sur un plat avec toute sa garniture ; parez-le de tous côtés et faites le cuire au four ; servez-le avec une sauce à volonté.

Tourte d'abricots à la bonne femme.—Faites cuire dans du sucre des abricots pelés, ouverts et vides de leurs noyaux, et laissez-les refroidir ; étendez ensuite ces moitiés d'abricots sur une abaisse en feuilletage ; mêlez à volonté quelques cerises avec les abricots, ce qui est d'un bon effet ; recouvrez-le tout d'une autre feuille de pâte pareille et découpée ; dorez avec un jaune d'œuf et faites cuire au four de campagne.

SAUCES

Beurre de homard.—On pile avec du beurre fin, des œufs de homard et à défaut des débris de homards, puis on passe au tamis de soie ; le beurre doit avoir une belle couleur rouge.

Beurre de piment.—Après avoir pulvérisé du piment, on le mêle avec du beurre fin, et on s'en sert pour des sandwiches.

Beurre de noisettes.—Il se prépare comme le beurre d'ail ; seulement on se sert de noisettes au lieu d'ail et on assaisonne ce beurre avec du persil, des ciboules et de l'estragon haché très mince. On en fait des sandwiches pour le thé et on le sert comme hors-d'œuvre.

BARON BRISSE.

DEVINETTE



—Pourquoi tout ce bruit, ces hommes armés ?  
 —Vous ne voyez donc pas ce pauvre homme qu'on emporte ?

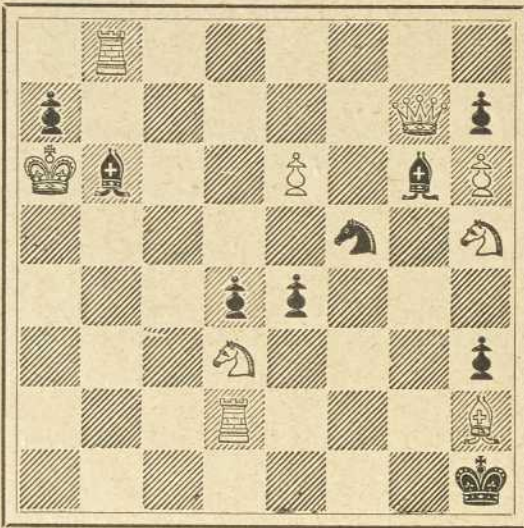
ECHECS

PROBLÈMES D'ECHECS ET JEUX D'ESPRIT

PROBLÈME No 49.

Par JOSE PALUZIE (Barcelone)

NOIRS



BLANCS

Les blancs jouent et font mat en deux coups.

Jeux d'Esprit

No 303 — CHARADE

Par A. GARANT

Légume, mon premier,  
Adjectif, mon dernier,  
Animal, mon entier.

x

No 304 — PROBLÈME ALPHABÉTIQUE

Par ASSELIN

(La solution de ce problème sera compter pour deux)

CONSONNES

Pr — crr — n — stls — dvr — c — rr — sprt — sr  
pss — ts — ls — . trs — j — n . n — ds — pls — rn —  
cr — ss — vrs — l — fnt — pls — dhnr — q — ls — ntrs

VOYELLES

. o . — i . i . a . io . — e . e . — oi . — u . — e .  
. . a . a . e . ; — e . — e . — e . — e . — . ue . — i . ée .  
— e . — . e . — ou . — e . — e . — oi . — . ue —  
. o . — ai . — e . — . . a ie . — eu . — é . e . —  
au . . e . oi .

CONSONNES ET VOYELLES

O . s . i . u . p . u . e . o . t . . n . o . a . o . a . é

ELLE N'HÉSITERAIT PAS



Madame Dubonsens. — A quoi réfléchis-tu donc, Emile?  
Monsieur Dubonsens. — A ce que je vais apporter pour  
mon oncle Penoute ! A son âge on n'en a pas pour bien  
longtemps à vivre et le pauvre homme saura reconnaître,  
j'en suis sûr, le plaisir que je lui ferai en lui donnant  
quelque chose.

Madame Dubonsens. — Moi, je n'hésiterais pas. J'irais  
chez Sainte-Marie, tu sais, rue Ste-Catherine, No 1499.  
Monsieur Dubonsens. — Oui, parfaitement, tu as rai-  
son ! j'y vais aller et j'achèterai pour l'oncle, un bon  
capot en mouton de perse ; il y en a de bien bon marché.

No 305 — DISSECTION

Par JEAN CANADA

Couper les deux extrémités des mots suivants :  
Le fruit d'un arbre forestier — Mouvement de la  
main — Officier municipal — Union politique — Article  
essentiel au salon.

Pour avoir : Rivière de France — Un verbe — Néces-  
saire à la vie — Goût — Petite pomme.

x

No 306 — ACROSTICHE ASTRONOMIQUE

Par MISS TERRE

Remplacer les points par deux constellations aus-  
trales des anciens.

x ay x  
x ros x  
x hla x  
x alm x  
x ume x  
x dre x

x

No 307 — COMBLE

Par SPHINX D'OTTAWA

Quel est le comble de l'habileté pour un barbier.

x

No 308 — VERS A TERMINER

Par J. N...

On m'a volé ; j'en demande —  
A mon voisin, et je l'ai mis en —  
Pour trois chevreux et non pour autre —  
Il ne s'agit de fer ni de —  
Et toi, tu viens, d'une voix —  
Parler ici de la guerre —  
Et d'Annibal et de nos vieux —  
Des triumvirs, de leurs combats —  
Eh ! laisse là ces grands mots, ces grands —  
Ami, de grâce, un mot de mes —

x

No 309 — MOT EN BOUTEILLE

Par ROSA

x x x X x x x  
x x X x x  
x x X x x  
x x x X x x x  
x x x X x x x  
x x x X x x x  
x x x X x x x  
x x x X x x x  
x x x X x x x  
x x x X x x x  
x x x X x x x

Un Fin tissu — Roi de Judas — Etat de la mer —  
Poète latin — Friandise — Extirper — Pape — Bouffon  
— Mugir — Déployer — Déesse.

Les lettres initiale formant le nom d'un grand em-  
peur.

x

Adresser les solutions à *Philidor*, journal le SAMEDI.

Solutions des Problèmes et Jeux d'Esprit

DU NUMÉRO 38.

ECHECS

Solution du problème No 48

BLANCS

1 — D 5 R (Echec)  
2 — D 4 R (Echec)  
3 — D 3 F

NOIRS

1 — R 3 D  
2 — R 3 F  
3 — Echec et mat

x

PROBLÈME No 297

No 1 — Bu. Les. Trois. Ronde.  
No 2 — Vie. Songe.  
No 3 — Chenilles. Processionnelles.  
No 4 — Le. Ministre. Visible.

x

PROBLÈME No 298

Bal - Cal - Mal - Pal - Val.

x

PROBLÈME No 299

Les dés (D).

IL N'Y EN A PAS DE MEILLEURS



Emma. — Dis, petite mère, quant est-ce que je com-  
mencerai à apprendre le piano, dis ?  
La maman. — La semaine prochaine, chérie !  
Emma. — Ah quel bonheur ! Et sur quel piano, dis ?  
La maman. — Sur un piano Karn, de chez THIBAULT &  
SMITH, il n'y en pas de meilleurs.

PROBLÈME No 300

U L M  
C A L  
O C C  
L O S  
L O U I S  
A R A  
P R O M U  
P R O N A O S  
E T R A N G E T É  
M A J E S T É  
O R G U E  
T E R  
A M E  
D A M A S  
M O R A I N E

PROBLÈME No 301

S  
S O T  
B O U R G  
S O U H A I T  
S O U H A I T E R  
T R A I T E R  
G E T E R  
T E R

PROBLÈME No 302

C A D I  
A D O S  
D O R E  
I S E E

Ont trouvé les solutions du No 37.

ECHECS (Problème No 47)

MM. Asselin, F. Weber, X Y Z (Montréal).  
Autre solution juste : G. M. A. M. G. (Montréal).

JEUX D'ESPRIT (Problèmes de 290 à 296.)

Ont trouvé 7 solutions : G. M. A. M. G. (Montréal) ;  
Marguerite des Prés (Québec).

Ont trouvé 6 solutions : Jean Canada, Valdé, Rosa  
(Montréal) ; Mikado (Lévis).

Ont trouvé 5 solutions : Asselin (Montréal) ; Eva  
Héroux (Yamachiche).

Ont trouvé 4 solutions : Muguet des Bois, F Weber,  
Primevère.

Ont trouvé 1 solution : Marie Germain, Euréka (Ste-  
Cunégonde).

Du dernier numéro : A trouvé 5 solutions : Melle Eva  
Héroux (Yamachiche).

Petite Correspondance

Emma. — Prenons note de votre désir et le transmet-  
tons à notre collaboratrice des "Echos des Modes Pari-  
siennes."

B. de V. (Ste-Rose). — Réponse à votre demande dans  
ce numéro. Toutes mes excuses, mais je suis forcé de me  
régler sur le numéro d'ordre. Envoyez-nous le roman ?

M. J. B. (Paris). — Tous mes remerciements person-  
nels de votre souvenir ; reçu copie ; paraîtra prochain  
numéro.

A l'avenir il nous faut la copie, à Montréal, le samedi,  
pour le numéro devant paraître 15 jours après.

M. C. (Montréal). — Les deux personnes dont vous  
parlez me sont connues et je crois que vous vous  
trompez à leur égard. Sous tous les pseudonymes de nos  
collaborateurs je puis mettre un nom responsable ; on  
n'accepte, au SAMEDI, aucune collaboration si elle ne  
satisfait pas à ces conditions.

M. du B., C. L., George, G. M. A. M. G. — C'est le  
29 février que se ferme notre troisième concours.

E. B. (St-Boniface). — Adressez-nous la pièce, nous  
l'examinerons et verrons si on peut en graver la musique.

FEUILLETON DU SAMEDI

LE  
CRIME D'ORGÈRES

Par LOUIS LÉTANG

TROISIÈME PARTIE

LE FAUSSAIRE

IV — LA LIASSE B-135

(Suite.)

—Mille millions de mille tonnerres !

Le commissionnaire salua et fit prudemment un pas vers la porte. Mais M. Allevard le cloua sur place d'un mot bref :

—Restez.

Puis, tout de suite, le regardant dans les yeux :

—Qui est-ce qui vous a donné ça ?...

L'homme, ahuri par ces commandements rapides et brefs, balbutia une réponse incompréhensible.

—Brute ! fit l'officier. Allons ! remettez-vous et tâchez de répondre clairement, sinon je vous fourre au bloc ?

—Je n'ai rien fait ! hurla le commissionnaire terrifié.

—Voulez-vous ne pas crier comme cela ! Vous n'avez rien fait, c'est entendu ! On ne vous demande que de répondre clairement aux questions suivantes.

M. Allevard avait baissé le ton et l'Auvergnat commençait à se rassurer un peu :

—Bien oui, mon bon monsieur !

—Qui vous a remis cette lettre ?...

—C'est un homme !

—Habillé comment !...

—Avec un beau paletot à poil, monsieur !

—Grand ? Petit ?...

—Pas trop grand ? pas trop petit non plus ! Ah ! non !

M. Allevard haussa les épaules avec impatience.

—Où cette lettre vous a-t-elle été remise ?

—A mon coin, monsieur, ousque je me tiens toute la journée à la disposition des pratiques... .

—A quel endroit ?

—J'vas vous expliquer. Comme qui dirait, v'là le boulevard, v'là la rue Auber, v'là la grande Opéra... .

—Bon. Assez. Comment vous appelez-vous ?

—Antoine Vantadour, monsieur ! Natif de Bressac, ous qu'il y a des mines de charbon, monsieur !

—Eh bien ! Antoine Vantadour, fichez-moi le camp ! Seulement vous aurez de mes nouvelles ; d'autres seront peut-être plus habiles et plus patients à vous interroger.

—Je n'ai rien fait, je vous jure, mon bon monsieur ! Vous comprenez, on me donne cent sous pour porter une lettre... Conscientieux comme je le suis... Satisfaire la pratique... .

—Silence et rompez.

L'honnête commissionnaire obéit au geste impérieux qui lui montrait la porte et sortit à reculons, saluant à chaque pas, et montrant sur sa grosse figure vermillonnée les signes les plus caractéristiques de l'effarement et de la consternation.

Resté seul, Allevard laissa échapper toute sa surprise et sa colère.

—Tonnerre ! Se moque-t-on de moi... ou bien, est-ce vrai ?

Il relut lentement, à demi-voix, la lettre apportée par le commissionnaire Antoine Vantadour.

" Mon Colonel.

" Votre vigilance patriotique est mise en défaut par un traître qui depuis peu de temps est entré dans votre service. Vos archives secrètes sont dépouillées chaque jour par un officier indigne, et les documents les plus précieux sont mis à la disposition du service de renseignements de l'Allemagne. En quelques heures, les rapports sont copiés, les dessins décalqués et les dossiers reviennent à leur place sans que vous vous en aperceviez. Cherchez aujourd'hui la liasse B-135, qui concerne les études de l'ingénieur Friel sur la poudre sans fumée, vous ne la trouverez pas au ministère, elle a été prise hier, mais vous avez peut-être chance de la trouver au domicile de l'officier dont il s'agit. Inutile de le désigner plus explicitement, vous n'aurez pas d'hésitation ; le malheureux, qui va faire un brillant mariage, a eu besoin de beaucoup d'argent pour éblouir sa fiancée... "

Et cette abominable dénonciation était signée : " Un patriote. "

—Il est décidément bien dégoûtant, cet écrit anonyme ! fit Allevard en froissant le papier. Supposer un officier français capable !...

Ah ! non, c'est trop lâche. Vérifions par acquit de conscience et ne pensons plus à ça... .

Le lieutenant-colonel alla ouvrir l'armoire aux dossiers et sortit, d'un seul paquet, tous les documents que contenait la case B. ; sur un répertoire spécial il avait la nomenclature des pièces qui devaient s'y trouver. Il feuilletait rapidement, en hâte de mettre tout de suite la main sur la liasse B-135.

—Bonté divine ! se pourrait-il ?

Alors il recommence plus attentivement, vérifie les dossiers un à un, une interversion était possible, et ses mains deviennent nerveuses et ses yeux se font mauvais sous ses sourcils froncés. La liasse B-135 n'est plus là. Elle a été volée. La lettre de dénonciation dit vrai ! Mais alors, si elle dit vrai, l'officier depuis peu de temps dans son service, c'est Darbois ! Celui qui va faire un brillant mariage, c'est Darbois... L'accusation est précise !

Et la colère, l'indignation d'Allevard s'aiguissent encore des jalousies et des rancunes qu'il nourrit contre le jeune capitaine. Ah ! mais, cette trahison va être tirée au clair, et vivement !

Allevard rejette la pile de dossiers dans la case B, reforme la porte de l'armoire, et rouge, frémissant, ne se connaissant plus, il s'élançe au dehors et grimpe quatre à quatre l'escalier du premier étage. Il entre furieusement dans la salle où travaillent les officiers attachés à sa direction.

Ils sont trois : Les capitaines Darbois et Massias et le lieutenant Guénard ; chacun d'eux a une table séparée. Le lieutenant qui couvrait d'une écriture serrée les feuilles d'un élégant papier à lettres, cache la missive en train sous une épure de balistique, dont il se met à poursuivre l'avancement avec une sérénité imperturbable.

Allevard, entré comme un ouragan dans la salle, ne jette aucun regard sur les deux autres officiers ; il marche tout droit vers Darbois.

—Monsieur, dit-il, se contenant à peine, vous avez emporté des pièces du ministère ?

—Oui, mon colonel.

—Quelles sont ces pièces ?

—Des études sur les coupoles belges des forts de la Meuse, dont je suis chargé de faire la critique mathématique. J'ai pris soin, d'ailleurs, de vous donner en note les numéros de ces pièces, dont l'importance est très relative, des descriptions complètes ayant été publiées en Belgique même... .

—Soit. Ces pièces où sont-elles ?

—Je les ai remises ce matin, mon travail étant terminé, à M. Guénard qui fait fonctions d'archiviste.

—Est-ce vrai, Guénard ?

—Mais... sans doute ! répondit le lieutenant, interloqué d'une pareille question.

—Mon colonel ? fit sévèrement Darbois, tout pâle de l'injure que lui faisait M. Allevard en doutant de sa parole.

—Soit, poursuivit celui-ci sans s'arrêter à la protestation du jeune capitaine. Si ces pièces-là sont à leur place, il en a d'autres qui n'y sont pas.

Et brusquement :

—Savez-vous où est la liasse B-135 ?

—Assurément non.

—Elle a été volée, hier.

—Volée ?

—Oui, monsieur. Et voici une lettre qui m'informe que je la retrouverai chez vous, s'il en est temps encore !

—Chez moi ; cria Darbois dans une explosion de colère et d'indignation, chez moi ; Et pourquoi, dans quel but ?

—La lettre accuse ce celui qui dérobe ces documents les communique au service de renseignements de l'Allemagne.

—Ciel, c'est me dire que je suis un traître ! Un traître, moi, Edouard Darbois ! Et vous me jetez cela à la face ainsi... brusquement... en public !

Le jeune homme s'était transfiguré, ses yeux jetaient des éclairs, ses poings serrés tremblaient. Il s'approcha de M. Allevard jusqu'à le toucher de la poitrine, et là, d'une voix basse, rauque, qui sortait difficilement de sa gorge horriblement contractée ;

—Vous me détestez, mon colonel ! à tort... Je ne vous ai rien fait... jamais... Quelques déceptions vous sont venues à mon sujet... il se peut... On me l'a dit... Mais si je n'ai pas protesté contre vos mauvaises dispositions à mon égard, si j'ai souffert vos brusqueries et vos injustices... pas cela, mon colonel... pas cette horrible flétrissure... Je ne peux pas, entendez-vous, je ne peux pas ! Vous voyez bien que tout mon être se révolte... que ma volonté est impuissante à contenir ma colère... que je suis capable de toutes les violences... de toutes les folies !... Ah ! dites que vous vous êtes trompé, que vous avez cédé à une inspiration méchante, que vous avez voulu m'humilier, vous venger un peu... Dites-le, je vous en supplie !... Car sans cela je vous frappe, je vous brise, je vous tue !

Et la main de Darbois se leva, prête à s'abattre sur l'épaule de son chef. Le capitaine Massias et le lieutenant Guénard s'élançèrent.

—Darbois ! Darbois ! s'écria l'artilleur en se plaçant entre Allevard et Darbois d'un brusque mouvement, calmez-vous, revenez à vous même, malheureux ! Qu'alliez-vous faire ? Oui, je comprends votre indignation, votre fureur ! Tout Français digne de ce nom l'eût éprouvée avec la même violence. Oui, l'on a tort de vous lancer à la tête avec tant de hâte une accusation aussi grave, l'on a tort d'y croire, je le dis hautement, mais le procédé n'est que secondaire ; voyons l'accusation, d'où qu'elle vienne, et faisons-y face pour confondre le calomniateur !

—Et il ajouta en s'emparant de la main de Darbois :

—Permettez-moi, mon ami, de me solidariser avec vous. Dans des circonstances aussi graves, nous nous devons aide et secours.

—Comptez sur moi également, monsieur Darbois ! fit le lieutenant Guénard en s'emparant de son autre main.

La brusque intervention du capitaine d'artillerie qui écartait un malheur imminent et irréparable déplut extrêmement au colonel Allevard ; le blâme direct qui lui était adressé par ses inférieurs lui fit rouler des yeux irrités ; cependant il ne traduisit pas son mécontentement par des paroles, sentant bien qu'il avait eu tort de céder à ses rancunes et de faire cet esclandre. Il haussa les épaules.

—Voilà bien des phrases ! maugréa-t-il.

—Nécessaires, mon colonel ! dit fermement Massias.

—Mais si l'accusation est vraie jusqu'au bout, comme elle est vraie en ce qui concerne la disparition du dossier ? Et, d'ailleurs, tenez, puisque vous voulez faire du sentiment, lisez donc cette lettre. Votre parole que vous garderez le secret ?

—Je vous la donne, mon colonel.

Massias parcourut la lettre dénonciatrice.

—Pouah ! fit-il en la rendant à M. Allevard, cet écrit est anonyme ?

—Qu'importe, s'il dit la vérité !

—Vous avez, mon colonel, un moyen de vous en assurer sans ébruiter cette affaire et sans prendre de résolutions extrêmes. Puisque le lâche accusateur qui vous a envoyé cette lettre prétend que la liasse B-135 se trouve au domicile de M. Darbois, il me semble que vous n'avez qu'à vous y faire conduire pour le visiter de fond en comble. Notre camarade s'y prêtera de bonne grâce j'en suis certain ?

—Oui, oh ! oui ! s'écria Darbois.

M. Allevard réfléchit quelques secondes.

—Soit, fit-il. Mais vous m'accompagnerez, Massias.

—A vos ordres, mon colonel.

Et prenant le bras de Darbois.

—Allons, venez, mon ami, et remettez-vous. Personne n'est à l'abri de cette chose vile et méprisante qui est la dénonciation anonyme. Il n'en restera rien, que le souvenir des inqualifiables procédés dont on a usé envers vous. Courage !

—Merci, Massias, vous êtes un brave cœur.

Et se redressant, fier, hautain, Darbois suivit son chef qui avait pris les devants. Les trois officiers sortirent du ministère, arrêterent un fiacre qui passait dans la rue de Bourgogne.

—Rue Bonaparte, 70, dit Darbois au cocher.

Pendant le trajet qui dura à peine dix minutes, ils n'échangèrent pas une parole. Darbois s'était rendu maître de lui-même, la pâleur seule de son visage indiquait ce qu'il ressentait de honte et d'humiliation. Il montra froidement le chemin de son appartement et sonna à la porte. Moreau vint aussitôt ouvrir, Moreau content de sa matinée, Moreau réjoui et tout souriant. En voyant les uniformes, il salua avec précipitation et se colla le long de la muraille pour laisser passer les officiers.

—Oh ! oh ! que veut dire cette visite, se demanda-t-il intérieurement. Ils ont de drôles de figures ! Mon capitaine aussi. Diable !

Darbois avait fait entrer Allevard et Massias dans son cabinet.

—C'est ici que j'ai travaillé une partie de la nuit dernière, dit-il, en désignant son bureau. Il y a encore sur ces feuilles éparses les calculs et les croquis préliminaires qui m'ont servi à établir le rapport que je vous ai remis ce matin. Rien n'est fermé ici, excepté une petite boîte au fond d'un tiroir qui contient quelques lettres, quelques souvenirs, précieux pour moi, insignifiants pour vous.

M. Allevard était très rouge, très embarrassé de son rôle.

—Ouvrez vous-même, monsieur Darbois, dit-il. Nous ne voulons pas toucher à vos affaires.

—Bien.

Darbois tira le premier tiroir de son bureau et étala sur la table tout ce qui s'y trouvait : des études, des plans, une dizaine de brochures techniques, des lettres sans importance. Il les fit voir une par une, feuille par feuille, avec une lenteur douloureuse. Allevard commençait à perdre de son assurance et à se demander s'il n'avait pas été l'objet d'une mystification destinée à couvrir le véritable traître. Darbois ouvrit le second tiroir de son bureau.

—Mon Dieu ! cria-t-il.

Une large enveloppe s'étalait en bonne place, une enveloppe de papier bulle très fort, gonflée par le fait des papiers qu'elle contenait. Allevard se précipita et la saisit.

—Ah ! ah ! fit-il avec une joie méchante, voilà du nouveau !

Il lut à haute voix la suscription :

—Monsieur Francis Merz, rue du Colisée, 177. Eh mais ! cela me semble terriblement significatif ! Francis Merz, c'est tout dire... et nous savons depuis quelque temps déjà de quelle nature est le joli métier que ce monsieur fait en France ! Il me semble, monsieur Darbois, que cette adresse est de votre écriture ? Regardez donc, Massias ?

—Je... je ne saurais dire... balbutia le capitaine d'artillerie qui reconnaissait, en effet, l'écriture de Darbois et qui ne pouvait en croire ses yeux.

Lui, le malheureux, il éprouvait l'horrible sensation d'un homme qui tombe soudain dans le vide ; quelques secondes il fut la proie du vertige et il sentit au cœur un arrêt brusque et douloureux, un coup de bélier comme s'il avait cessé de vivre. Cependant Allevard continuait d'examiner l'enveloppe. Elle n'était pas cachetée. Il l'ouvrit et retira son contenu.

—Voilà bien l'affaire ! La dénonciation était aussi juste que précise. Ceci est bien la liasse B-135 qui a été volée hier dans mon bureau. Ah ! elle est accompagnée d'une lettre. Pas signée la lettre. Mais bien évidemment de la même écriture que la suscription. N'est-ce pas, Massias ?

—Il se peut... mon colonel... mais il faudrait examiner... se rendre compte...

—Ah ! vous êtes plus incrédule que saint Thomas, paraît-il. Lui, ne demandait qu'à voir et à toucher. Bon, bon, on examinera, on se rendra compte.

—Mais c'est impossible, s'écria Massias en secouant résolument la tête. Il y a là quelque mystère, quelque machination...

—Il y a, dit Darbois d'une voix ferme, une épouvantable infamie ! Je ne sais pas, messieurs, ce que pèse la parole d'un soldat dont l'honneur est pour la première fois mis en cause, mais je vous jure que ces documents n'étaient point là ce matin, que cette adresse n'a pas été écrite par moi, que cette lettre dont je ne sais point le contenu...

—Très courte et très suggestive, interrompit Allevard, maître de la situation et qui jouissait insolemment de son triomphe, insensible à la douleur héroïquement contenue du jeune capitaine. Il n'y a que ceci et c'est assez, je crois :

“ Je vous envoie les documents promis, ils sont des plus importants. Mais je vous avertis qu'il faudra ne rien me demander avant trois ou quatre mois. Les soupçons pourraient se porter de mon côté et je serais alors absolument incapable de vous rendre aucun service à l'avenir. Avant samedi, n'est-ce pas, les cinq mille francs convenus ? ”

Pas de signature. Inutile d'ailleurs. Ce texte est suffisamment explicite. Hé ! hé ! trois mois c'est le congé ! Samedi, c'est le mariage ! Comme ça se trouve !

—Ah ! monsieur, cria Darbois en se tordant les mains de désespoir, vous avez la haine cruelle ! Je vous en supplie, réfléchissez un peu et considérez combien tout cela est absurde, incroyable, sous l'apparence logique des faits annoncés d'avance ! Samedi ! Le mariage ! voilà ce que redoutent mes lâches ennemis, ce qu'ils veulent empêcher à tout prix. Ils n'ont pas pu m'arracher la vie dans les Alpes et ils essayent de m'arracher l'honneur à Paris, ce qui est pire. Mais j'ai de l'énergie, monsieur, on ne viendra à bout de cet infâme dessein que lorsque je n'aurai plus un lambeau de chair sur les os, une goutte de sang dans les veines, je le jure, et malheur à ceux qui se seront faits les complices...

—Taisez-vous monsieur ! fit violemment le lieutenant-colonel et prenez garde à vos paroles. Vous n'avez pas à le prendre de si haut et nous n'avons pas à connaître vos histoires personnelles pour le moment et en voilà assez ! Vous êtes accusé de trahison, monsieur, et ce que j'ai trouvé ici suffit amplement à rendre cette accusation vraisemblable. Si vous êtes innocent, ce que je souhaite, vous tâcherez de le prouver. Quant à moi, votre chef responsable, mon devoir est de vous dire qu'à partir de cet instant vous êtes aux arrêts de rigueur et au secret, en attendant que le général Rolland, notre directeur, fasse de vous ce qu'il croira devoir faire. Plus un mot. Et allons-nous-en.

Darbois eut sur son visage honnête une protestation vibrante, superbe de fierté outragée, mais le regard qu'il porta sur son camarade Massias ne rencontra pas le regard de celui-ci. Le capitaine d'artillerie, visiblement en proie à un désordre de pensée contre lequel il était impuissant à réagir, baissait la tête et prenait une attitude embarrassée. Darbois sentit le doute. Grand Dieu ! Pour que Massias l'éprouvât il fallait donc ?...

Alors il chancela et sa main crispée, d'un geste inhabile, essaya de comprimer sa poitrine battue par les coups répétés de son cœur.

Et des paroles éloquentes et pleines de feu bourdonnaient dans son cerveau et la démonstration ne son innocence se formait de toutes pièces, ardente, irrésistible, prête à jaillir de ses lèvres, balayant d'un souffle de vaines apparences...

Mais quoi ! On lui avait ordonné de se taire ! Il était prisonnier...

au secret : Et son collègue, son ami, doutait ! Il lui fallut toute son énergie, son courage, pour se ressaisir et suivre sans un cri de désespérance, un blasphème contre la destinée, le colonel Allevard qui sortait de la pièce, raide et d'un pas sec.

L'officier supérieur interpella Moreau qui se tenait dans un coin de la salle à manger, les talons joints et les mains sur la couture du pantalon.

—Vous ! montrez le chemin et ouvrez les portes.

Moreau s'empressa d'obéir. Le brave garçon avait entendu le bruit menaçant des voix et saisi quelques bribes du colloque qui venait d'avoir lieu dans le cabinet de travail du capitaine. Il avait compris que Darbois était menacé, sans savoir au juste quelle accusation pesait sur lui. Aussi ses bons yeux dévoués cherchaient-ils ceux de l'officier pour lui exprimer ses inquiétudes et son ardent désir de lui être utile.

Allevard surprit ce langage expressif et muet. Il fronça les sourcils et toisa le malheureux Moreau des pieds à la tête.

—Qu'est-ce que vous dites, vous ?

—Rien... rien... mon colonel !

—Vous avez une drôle de tête ?

Moreau ne répondit pas et pour cause.

Allevard continua :

—C'est vous qui gardez la maison ?

—Oui, mon colonel.

—Vous étiez là ce matin ?

—Oui, mon colonel.

—Tout le temps ?

—Oui, mon...

Moreau devint tout rouge. Il venait de penser aux délicieux moments passés en compagnie de la jolie Bernardette. Il se reprit :

—C'est-à-dire non, mon colonel. Je n'ai pas quitté la maison, mais j'ai été absent de l'appartement environ trois quarts d'heure.

—C'est bien vrai, cela ?

—Oui, mon colonel.

—Est-ce que vous avez laissé la porte ouverte ?

—Oh ! ça, non, jamais, mon colonel ! J'avais les clefs dans ma poche.

—Ah ! quelqu'un est-il venu pendant que vous étiez présent ?

—Non, mon colonel.

—Vous êtes-vous aperçu qu'on s'était introduit ici pendant votre absence ?

—Mais... non... du tout... mon colonel.

—Bien. Ça suffit. Rompez. Allez-vous en.

M. Allevard sortit de la pièce suivi de Massias et de Darbois qui gardaient un silence douloureux. Le fiacre les remmena au ministère. Arrivés au seuil du cabinet de M. Allevard, celui-ci fit entrer Darbois devant lui et congédia Massias, en lui disant :

—Je vous remercie, monsieur. Pas un mot, je vous prie, sur ce que vous avez vu et entendu.

L'artilleur s'inclina.

—Ah ! continua le lieutenant-colonel, dites à l'officier de garde de m'envoyer un caporal et deux hommes.

Massias hésita un moment, il se pencha un peu pour apercevoir Darbois qui avait pénétré dans le cabinet. Il avait envie certainement d'aller vers lui et de lui serrer la main pour le reconforter un peu et lui démontrer que malgré les apparences il le croyait innocent ; mais le malheureux s'était assis sur une chaise tout au fond de la pièce et M. Allevard barrait intentionnellement la porte. Il eut un geste de regret, salua et se dirigea nerveusement vers le corps de garde. Quand il se fut éloigné, Allevard entra dans son cabinet et s'adressant au jeune homme :

—Monsieur, dit-il, je vais prévenir immédiatement le directeur, M. le général Rolland, de ce qui se passe.

—Je vous en prie.

—Vous n'avez rien de plus à m'apprendre concernant l'accusation portée contre vous ?

—Rien.

—Bien, monsieur.

Et le lieutenant-colonel se mit à arpenter rageusement le parquet, maugréant entre ses dents, irrité sans mesure par le souverain mépris que révélait l'attitude du jeune capitaine. Il était pourtant bien sûr d'avoir des preuves convaincantes de la culpabilité de Darbois et cependant un état de malaise, de trouble mal défini, d'incompréhensible déséquilibre persistait dans son esprit. Vraiment, il souffrait et se sentait humilié. Chose bizarre.

L'arrivée du caporal qu'il avait demandé conduisant deux factionnaires en armes, baïonnette au canon, fut pour lui une heureuse diversion.

—Escouade, halte ! Portez, armes ! Reposez, armes !

Le lieutenant-colonel se précipita au dehors. Il installa, en deux temps trois mouvements, le caporal dans l'antichambre, une sentinelle devant la porte, l'autre devant la fenêtre.

—Ne laissez sortir personne ! Au besoin, opposez-vous par la force ! Voilà votre consigne !

Et ces dispositions prises, il rentra dans son cabinet pour prendre les papiers saisis au domicile de Darbois et qu'il avait jeté en arrivant sur un coin du bureau.

Le malheureux jeune homme en entendant résonner les crosses des fusils sur les dalles du corridor s'était levé fébrilement, le corps secoué de frissons, dans l'horreur d'une arrestation brutale et sommaire. Non, ce n'était pas cela ; sa crainte était prématurée ! Mais on le gardait à vue ! La pointe d'un sabre-baïonnette luisait derrière les vitres de la fenêtre !

—Oh Dieu ! s'écria-t-il en se tordant les mains de désespoir !... Toute la honte !...

Et il ne put s'empêcher de dire à M. Allevard lorsqu'il entra, avec un sourire amer qui lui déchirait les lèvres :

—Bien inutile... mon colonel... je ne veux pas fuir... au contraire... j'ai hâte de parler au général Rolland...

—S'il désire vous entendre, je ne demande pas mieux. Une fois mon rapport fait et ma responsabilité à couvert, je me désintéresse complètement de votre affaire, soyez en bien sûr, mon cher monsieur ; en attendant, souffrez que je prenne toutes les précautions qui me sont recommandées par les règlements militaires.

Son explication donnée, le lieutenant-colonel partit, emportant les preuves, ou ce qu'il croyait être les preuves, de la trahison de Darbois.

Celui-ci, resté seul, prisonnier, tomba sur une chaise et prit à deux mains sa tête brûlante. Oh ! un peu de calme dans ses idées !... Comme il eût voulu froidement raisonner son cas et trouver les moyens de démasquer et de confondre ses lâches ennemis !

Evidemment le coup venait des deux misérables Gaston de Raismes et l'oncle Frank ! Il en avait la conviction intime, la preuve morale ! Mais comment établir cette preuve, faire passer cette conviction dans l'âme de ses chefs ! Ce qui le plongeait dans une stupeur et lui donnait la sourde et navrante inquiétude des choses mystérieuses, c'était l'imitation de son écriture, avec un tel degré de perfection que lui-même s'y fût trompé. A plus forte raison les autres ! Ah ! que l'infâme plan avait été bien calculé et bien conduit !

Et lui, confiant, tout à la joie, qui s'abandonnait dans la quiétude de ses amours radieuses. " Plus que quatre jours ! " s'écriait-il le matin même avec sa gaminerie juvénile de soldat. Dans quatre jours, j'aurai à moi pour la vie, pour toujours, ma petite femme adorée ! Blanche !... "

Et soudain. Oh ! cet Allevard, quel rôle odieux il avait joué. Il devait être dupe, assurément, mais une dupe haineuse et méchante ! Comme il l'avait accablé !

Et il se replia sur lui-même, immobile sur sa chaise, le front comprimé dans ses deux mains, tâchant de forcer son cerveau endolori à fouiller les points mystérieux de l'infâme guet-apens dans lequel on le faisait tomber.

Il fut tiré de ce douloureux et épuisant travail par des voix. Le général Rolland et Allevard entraient. Une bonne pâte d'homme que le général Rolland, mathématicien émérite, savant distingué, aussi peu soldat que possible. Les traits empâtés, les joues pendantes, une barbe rare, floconneuse, poivre et sel, il n'avait guère de militaire dans sa personne que son képi étoilé. Nature un peu bougonneuse, mais franche et droite. Darbois s'était levé et saluait.

—Bonjour ! maugréa le général.

Puis il s'assit dans le fauteuil du bureau qu'il fit pivoter pour se trouver en face de Darbois.

—Eh bien ! qu'est-ce qu'il y a donc, mon garçon ? Qu'est-ce que me dit Allevard ?

—Mon général, répondit fermement Darbois, il y a que je suis victime d'une odieuse machination et que je vous supplie de venir à mon aide contre ceux qui veulent me perdre et ceux qui m'accusent.

—Ce sont les faits qui vous accusent ! riposta aigrement le lieutenant-colonel.

—Bon ! bon ! Allevard, fit le général en secouant sa grosse tête, ne discutons pas. Votre zèle vous entraîne. Je comprends ça, il y a pour vous beaucoup de responsabilité. Mais nous n'arriverons à rien avec des disputes et des esclandres. Tenez, voulez-vous me laisser avec ce jeune homme quelques instants. Je vois dans ses yeux qu'il a bien des choses à me dire qui lui resteront sur le cœur si on le tourmente. Allons, à tout à l'heure. Surtout pas un mot. Rien à l'extérieur. Si ces diables de journalistes allaient apprendre ça, ils feraient un horrible tapage : patrie, trahison, secret de la défense nationale, poudre sans fumée, leur grand tra la la, quoi ! Que rien ne transpire, Allevard. Veillez à cela.

—Bien, mon général, fit le lieutenant colonel horriblement vexé.


Il salua hautainement, toute sa taille dressée, et sortit du pas réglementaire, en faisant sonner ses éperons.

—Là ! fit le général Rolland quand la porte se fut refermée.

Et levant sur Darbois ses yeux gris-clair bridés par les paupières trop grasses, mais brillants d'intelligence :

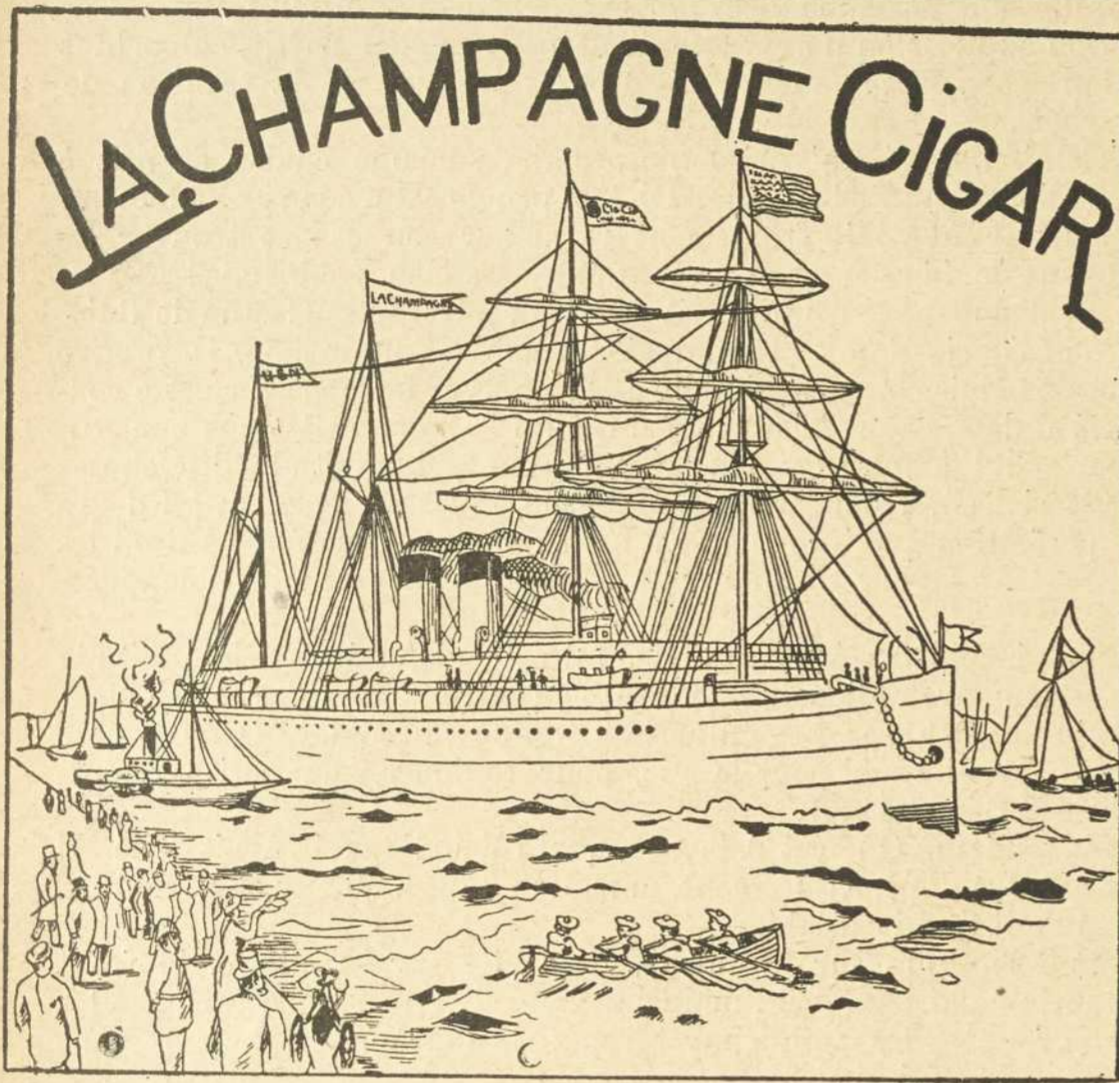
—Il ne vous veut pas de bien, le colonel Allevard, n'est-ce pas ?

# Fumez

 **Insistez pour les avoir**

- Les Cigares et Cigarettes "Sonadora" . . . . . 15c.
- Les Cigarettes "Royales" Turques . . . . . 15c.
- Les Cigares et Cigarettes "Crème de la Crème" . . . 10c.
- Les Cigares et Cigarettes "La Fayette" . . . . . 5c.
- Les "Cheroots" . . . . . 5 pour 10c.

J. M. FORTIER, 141 a 151 Rue St-Maurice, Montreal



PETIT DUC, LA FINE CHAMPAGNE, LA CHAMPAGNE R. V. B  
 "Curling Cigar," fait à la main valant 10c pour 5c.



## "Le Monde"

Est un des rares journaux de Montréal qui s'attache à bien

**RENSEIGNER SES LECTEURS**

et à ne publier que des

**NOUVELLES VRAIES**

S'adresse à toutes les classes bien pensantes . . . . .

Il suffit de le lire une fois pour l'adopter de préférence.



### MAGNIFIQUE ROMAN

## LE FILS DE L'ASSASSIN

Cet émouvant feuilleton, qui a tenu les lecteurs du SAMEDI sous le charme de ses dramatiques situations, est maintenant en vente.

Il en sera adressé un exemplaire *franco* à toute personne qui nous fera parvenir la somme de

**25 CENTS**

*Au-dessus de 400 pages, grand format.*

Les timbres postes (canadiens ou américains) sont acceptés.

**ADRESSEZ VOS COMMANDES DE SUITE**

TIRAGE LIMITÉ

**Poirier, Bessette & Cie,**  
 No 516 Rue Craig  
**MONTREAL**

## La Fontaine de Jouvence

### RETROUVÉE

- Les vieillards rajeunissent.
- Les faibles reprennent leurs forces et
- La force vitale est restaurée.
- L'espérance renaît partout et
- La vie vous apparaît sous des horizons nouveaux.

- Avez-vous mené une vie régulière?
- Le besoin de forces nouvelles se fait-il sentir?
- Voulez-vous vous rajeunir?

Envoyez-moi votre adresse et je vous écrirai personnellement, vous indiquant le moyen par lequel je me suis rajeuni. C'est un remède efficace et simple.

THOMAS SLATER, Boîte 1444, Kalamazoo, Mich., U.S.  
 Envoyez timbre pour réponse.

## Le Moniteur Industriel

FINANCES, ADJUDICATIONS, MOUVEMENT INDUSTRIEL

Prix de l'Abonnement par An

PAYABLE EN SOUSCRIVANT  
 Union Postale - \$8.00

ADMINISTRATION ET RÉDACTION  
 PARIS BRUXELLES  
 16 Rue de Berlin 36 Rue de la Bourse  
 Directeur, JULES de MEEUS

## THEATRE ROYAL

Semaine commençant lundi, le 24 février. Après-midi et soir.

Engagement extraordinaire du grand succès du jour:

### ON THE BOWERY

La grande sensation du siècle. Les plus belles scènes qui ont jamais paru dans un théâtre. Le tout conduit par le héros des deux continents:

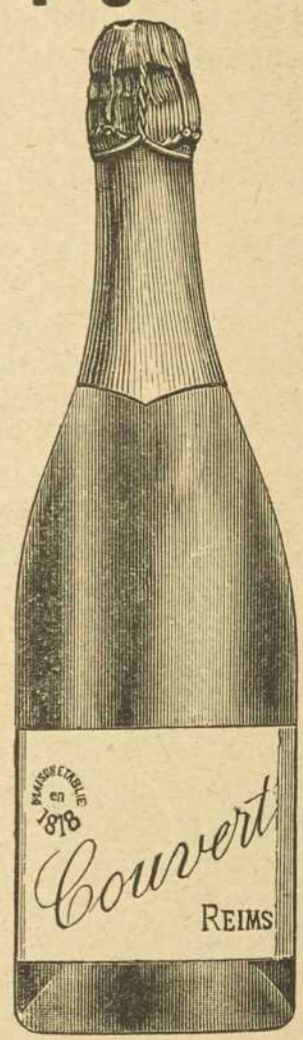
### STEVE BRODIE

Le champion sauteur des Ponts et le Roi du Bowery. Le montrant dans son fameux hôtel, le soir, et dans son saut du pont de Brooklyn. Cette scène seule a coûté \$1000. La plus nouvelle, l'unique représentation du temps moderne.

Admission: 10c, 20c et 30c. Sièges réservés 10c extra. Plan de la salle au théâtre de 9 hrs du matin à 10 hrs du soir.

La semaine prochaine: *Rush City.*

## Champagne Couvert



Exigez le Champagne de cette marque de vos fournisseurs!

Un des meilleurs importés au Canada. Essayez-le!

EN VENTE PARTOUT

... EN GROS CHEZ ...

**LAPORTE, MARTIN & CIE**  
 Montréal, seuls agents

## EXTRA-VIOLETTE Violet AMBRE ROYAL

Véritable et suave Parfum DE LA VIOLETTE

Nouveau Parfum extra-fn. Savon, Extrait, Eau de Toilette, Poudre de Riz.



SAVON ROYAL de THRIDACE et du SAVON VELOUTINE

**R. WILSON SMITH**

Courtier-Financier

Départements de Gouvernement, Municipales  
de Chemins de Fer achetées et vendues.

Placements d'Argent

Securités de première classe toujours en  
ains.

1724 Rue Notre-Dame

MONTREAL

**Liquidation de Faillites**

Argent a Preter  
Achats d'Obligations Municipales

**M. ROMEO PREVOST & CIE**

Experts-Comptables, Liquidateurs et  
Fidei-Commissaires

CHAMBRES 6 et 7, "Batisse New-York Life"

MONTREAL

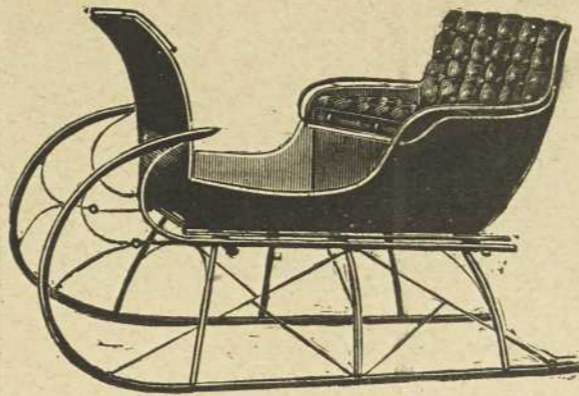
**Casse-tête Chinois du "Samedi"**

SOLUTION DU PROBLÈME No 12



Ont trouvé la solution juste: Mlles M Lemieux, A Auger, A Allard, E Bélanger (10 ans), M Brasseur, A Bayard, Z Benoit, T Chalut, D S de Carufel, M Fournier, C Houde, A Léonard, Lefebvre, C O L Laporte, H Lacas, G Laurier, Florent, A Mathieu, E Olivier, M L Taillon, Quenneville, A Renaud, L Richard, Fleur Sauvage, P Smith, E Turgeon, A Villain; MM O Allard, Z Augé, E Barcelo, E Bourassa, O Ravault, A Bornais, G Barsalou, H Browne, W Brulle, O L Baillargeon, L Bisailon, N Chayer, V A Comtois, J Closset, R Cusson, E Desautiers, H Drapeau, H Dion, O Desjardins, J Dauphinais, V A Drolet, A Forest, J E Gougeon, J A Gauvin, J E Geoffrion, H Montréal, C A de Lamirande, A Lefebvre, N Lefebvre, S Lafond, Lafrance, C Larin, J A Lorge, E Morier, L Mauny, A Petit, L Garaut, A Provost, C Pribeau, N Parent, T A Reeb, un Sans Souci, L Louhant (Montréal); J A Blanchet, A Girouard, J A Lemieux (Arthabaskaville); Mlle E La Perrière (Berthier Ville); Nap Côté (Bic); A Charand, Mlle Bissonnette (Coteau du Lac); Louisa E Messier (Corris); Mlles O Verville, V Verville (Drummondville); L Bessette, J Choquette (Farnham); J Lecompte (Granby); P Gagné (Hadlow Cove); S Jean, H Dorion, Mlles N Desjardins (Hull); L E Parent, C F Ferguson (Longueuil); Mlle P Galiéau (Mile End); C Gladu, R A Plouff, Mr R Langevin (Mariville); J Joanis, Mlle M A Poirier (Maniwaki); Langlois et Sylvestre, G Laroche (Magog); L J Desné, A Dugal, G Roy, A Lapointe, J S J Routhier, Mlle V Boisvert (Ottawa); Mlles M J M, L Lambert, J Sauviat, Dlles C Lavoie, J Audet, MM G Hardy dit L'Heureux, A Perron, Delles M Patry, C Lemieux, L Langlois, MM J Michaud, J Harbour, F Gagné, E O Bertrand, X Goutrauld, T Drolet, Mlle A Méthot (Québec); Mr D Dion (Rockland); Mlle A Parent, Mr Ringuet (Rimouski); Mlle L Blanchard (Richmond Station); Mr G Sirois (South Quebec); L Blais, G A Genest, Mlle M A Genest, Mr R Boucher (Sherbrooke); J M Levesque, A Mathieu (Sorel); J E Lavoie (Somerset); E Lachance (Stanford); Mlle E Beausoleil (Terrebonne); J E Houde, J Doret (Trois-Rivières); Mlle E Deveault (Rivières); J H Dumais, A Dumais, Dlle Dumais, H P Rouleau (Victoriaville); F J Pambrun (Vankleek Hill, Ont); M C A Lalonde (Valleyfield); Mlles O M Lamoureux, F Gobeille (Waterloo); A D Sicotte (West Farnham); Violette (St-Adele); R M J Rolan, Mmes V Trudeau, E Chamberland, J Cusson (St-Boniface, Man); Mr E Labreche, Mlles A Rivard (Ste Cunégonde); H Plamondon (St Césaire); Geoffroy (St Felix de Valois); A Boileau (Ste Geneviève); Dr J E Lafontaine (St Gabriel de Brandon); B Dussault, Mme B Aubin, Mme L Vermette, H Therien, Mlles A Prigent, M Rogers (St Henri); J A Fontaine, F Lunier, Mmes A Bouthiller, G A Lajoie, Mr R Morin (St Hyacinthe); G Beaubien, H Marchand, E Beauchamp, (St Jérôme); Mme L A Trudeau, A Rousseau (St Jean); J Pinet (St Laurent); H J Chabot (St Liboire); Mme O P Dion (Jonction St Martin); Mlle H D Marc Auèle (St Pie); Mme C Ethier (Ste Scholastique); Mlle D Filiatrault (Ste Thérèse de Blainville); E Trudeau (St Vincent de Paul); Mlle R de L Aubertin (St Zotique); G Lamontagne, F Armsrong (Biddeford, Me); A A Chagnon, Mlle A Roulie (Cohoes, N Y); Mlles N Bouvier, M L Duimet, S Massé (9 ans), N Salois, D Labonté, G Rhéaume, MM C Dessert, A Massé (Fall River, Mass); Mlles M L Fleury, J Piquette, J A Moreau, MM J Joubert, S Poirier (Holyoke, Mass); MM Willhood, W Asselin, L Lambert, D Bellemare, N Boisvert, P N Bernard, J Lambert, R Boyer, Mlles O Rochette, H Chevu, E Arvais (Lowell, Mass); MM E Desjardins (Lewiston, Me); A Genereux, O Cloutier (Lawrence, Mass); P Tetrault, O Latour, Mmes V Lépine, E Champagne, A St Amour, A Laplante, (Manville, R D); MM E Phaneuf, J Chapdelaine, W A St Laurent, J Biron, E Gamelin, Mmes J Turcotte, J O Chapdelaine (Manchester, N H); E J Prevost (New York); I Lagassé, H Beaulieu, MM M Sirois, H Bordeleau, S Lavoie, E Delorme, E Savard, E Laframboise (Nashua, N H); O Côté, Mlle A Dion (New Bedford, Mass); M A Tremblay, Mme R A Pariseau (Salem, Mass); Mlles M Bégin (Worcester, Mass); M Decelles (Westbrook, Me); Mmes E Lésperance, P Barbeau, Miss Terre, F Giar, Mrs A J Martin, A Payette (Montréal); J Key (Ste Philomène); A Blanchard (St Hyacinthe); Mlle E May (Mile End); O Beauvais (Laprairie); X Saucier (St Boniface, Man); E Joanis, A Charlebois, Mlle E Daniel (Maniwaki); M R Bergeron, Mlle A Dupuis (Manchester, N H); M A Rioux (Nashua, N H); P Cordeau (Salem, Mass); L Paradis, A Peltier (Taunton, Mass); Mme O Oceau (Portland, Me); Mlles M Aynong, L Brissette, E Blondin, MM D Dagenais, E Lamalice (Montréal); A Guertin (Chambly); F E Audet (Magog); J Roy, Mlle Leona Pagé (Montréal); M A Cardinal, J Campeau, A Parent, A Primeau (Montréal).

Le tirage au sort effectué entre ces solutions, a fait sortir le nom de Mme Joseph Piquette, 59 Bridge Street (Holyoke, Mass); laquelle est attribuée la prime de \$2.50, ou un abonnement l'an au SAMEDI, pour ce problème.



**200 SLEIGHS**

ENCORE A VENDRE

Les fêtes de Noël et du Jour de l'An ont pas  
sés sans neige, mais nous en aurons et l'hiver  
n'est pas fini.

**Avez-vous besoin d'un Sleigh ?**

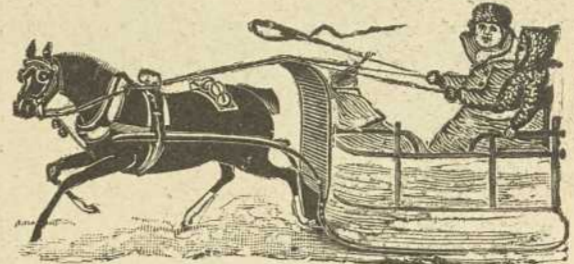
Si oui, voilà votre affaire

VENEZ ET CHOISISSEZ-EN UN ET  
**FAITES VOUS-MEMES LE PRIX**

JE LES AI A VENDRE ET LES VENDRAI - AU PRIX DE L'ENCAN ou autrement  
Cela vous paiera de venir ou d'écrire.

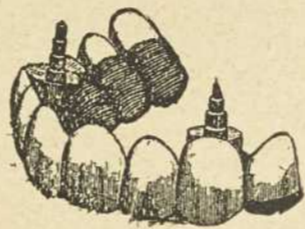
Sleighs à partir de \$10, \$20, \$30,  
\$40, neufs et de seconde main

CARRIOLLES, SLEIGHS et BERLOTS  
pour Poney  
SLEIGHS pour EPICIERES  
SLEIGHS pour BOUCHERS  
BOBSLEIGHS, etc., etc.



LE TOUT A VOTRE PROPRE PRIX

**R. J. LATIMER - - 592 Rue St-Paul**



Fausse dents sans palais. Couronnes en or  
ou en porcelaine posées sur de vieilles racines.  
Dentiers faits d'après les procédés les plus nou-  
veaux. Dents extraites sans douleur par l'élec-  
tricité et par Anesthésie locale, chez

**J. G. A. GENDREAU, dentiste**

Té1 Bell 2818 20 Rue St-Laurent  
Heures de consultations : 9 hr a.m. à 6 p.m.

**DEMANDEZ  
LE BLEU EN FEUILLE**

De BONNEVILLE

Le seul ne tachant pas le linge.  
En vente partout, 12 feuilles pour 10 cents.  
Si vos fournisseurs n'en ont pas, envoyez  
10 cents par la malle au No 246 rue St-Jacques,  
Chambre No 62, et vous le recevrez avec la  
manière de s'en servir.

IMPRIMERIE

**POIRIER, BESSETTE & CIE**

516 RUE CRAIG, MONTREAL

LA

**Société Artistique Canadienne**

210 RUE ST-LAURENT

**PROCHAIN TIRAGE**

4 Mars '96

**BILLETS ENTIERS, - 10 CENTS**

DISTRIBUTION	Le Numéro	31,839 a gagné le prix de	\$1,000.
	du	do	do
19 FEVRIER		do	150.

N.B.—Les tirages ont lieu à la Salle Saint-Joseph, rue Ste-Catherine, à 2 heures.  
Le public est invité. Admission gratuite.



Dr. H. F. Merrill.

**Les Résultats Étonnent**

LES HOMMES DE SCIENCE.

**La Salsepareille d'AYER**

MÉDECINE

Qui n'a pas d'Égale.

Témoignage d'un Médecin bien connu.

"La Salsepareille d'Ayer est sans égale comme dépuratif du sang, et l'on ne saurait trop la louer. J'en ai étudié les effets dans les cas chroniques où aucun autre traitement n'avait réussi et j'ai été étonné de ses résultats. Nulle autre médecine pour le sang que j'aie jamais essayée, et je les ai toutes essayées, n'a une action aussi complète et n'effectue de cures aussi permanentes que la Salsepareille d'Ayer."—Dr. H. F. MERRILL, Augusta, Me.

**La Salsepareille d'Ayer**

Seule Admise à l'Exposition Colombienne.

Les Pilules d'Ayer pour les Intestins.

**Pour le Bain**



**DE BÉBÉ**

Vous devez vous servir des savons les plus purs. Nous avons un grand choix de ces savons que nous pouvons recommander, ainsi qu'un assortiment complet d'

**ARTICLES POUR BAINS**

ET POUR LA TOILETTE

**LA PHARMACIE NATIONALE**

Téléphone 2628. 216 Rue St-Laurent



**BAIN RUSSE**

" TURC

" PRIVÉ

LEÇONS DE NATATION

Ouvert depuis 6 hrs A. M. à 10 hrs P. M.  
Dimanche, 6 hrs A. M. à 10 hrs A. M.

Tél. Bell 8025 Tél. des March. 550

**The Edward Cavanagh Co.**

Manufacturiers et Importateurs

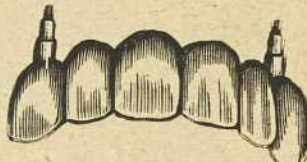
d'Huile, Peinture, Charbon,  
Ferrermerie et Quincaillerie

2547 A 2553 RUE NOTRE-DAME

Coin des Seigneurs

MONTREAL

Nouvelle Manière de Poser  
les Dentiers sans Palais  
DENTS POSEES SANS PALAIS  
S. A. BROUSSEAU, L. D. S.  
No 7 RUE ST-LAURENT, Montréal



Extrait les Dents sans Douleurs par l'Electricité  
et fait les Dentiers d'après les procédés les plus  
nouveaux. Dents posées sans Palais et Couronnes  
de Dents en Or ou en Porcelaine posées sur de  
Vieilles Racines.

MANQUEZ-VOUS DE FORCES VITALES  
dans aucune partie de votre organisation ou votre système  
nerveux est-il affaibli par des imprudences de jeunesse  
ou aucune autre cause? Ecrivez-moi et dites-moi la  
cause de vos troubles et je serai heureux de vous appren-  
dre ce qui m'a soulagé lorsque j'avais le plus grand  
besoin de soulagement; je vous écrirai personnellement  
et vous enverrai — gratis — la recette du remède qui m'a  
guéri. Ne remettez jamais au lendemain ce qui peut se  
faire aujourd'hui. Ecrivez de suite et envoyez un timbre-  
poste pour la réponse, à THOMAS SLATER, Boîte 1444,  
Bureau de Poste, Kalamazoo, Mich., U.S.

**Un Excellent Journal "**

Parlant de l'excellent journal anglo-allemand,

**THE REVIEW**

de Chicago, *La Vérité* s'exprime comme suit:  
"Nous engageons ceux de nos lecteurs qui  
veulent suivre l'idée allemande en Amérique  
et qui ne peuvent pas lire l'allemand, de s'abon-  
ner à ce journal, *The Review*, dont l'éditeur  
est M. Arthur Pruss. Adresse, 145 Schiller  
Street, Chicago, Ill. Prix de l'abonnement,  
\$1.50 par année."

—De la *Vérité*, Québec, 31 août 1895.

**50 ANS EN USAGE I**

**DONNEZ SIROP**  
**AUX ENFANTS DU**  
**D<sup>R</sup> CODERRE**



POUR  
**GUERISON CERTAIN**

DE TOUTES  
Affections bi-  
lieuses,  
Torpeur du  
Foie,

Maux de tête, Indigestion, Etourdisse-  
ments, et de tous les Malaises causés  
par le Mauvais Fonctionnement de  
l'Estomac.

oct. 18-9



Confit-  
tures  
Gelées  
Marme-  
lades

Garanties  
Fruits et  
Sucre Gran-  
ulé.

**VINAIGRE PUR** Garanti sans addition  
d'acides et fabriqué  
sous le contrôle du gouvernement.

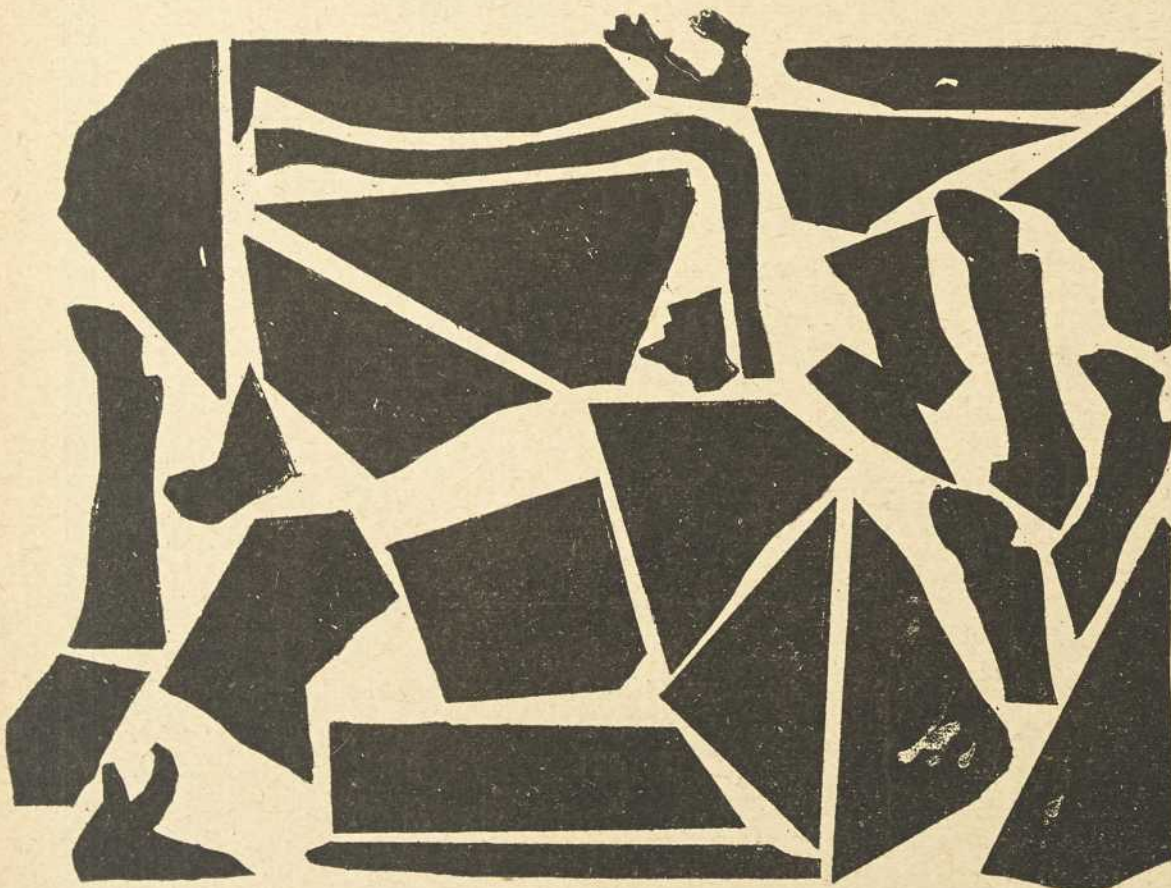
**MICHEL LEFEBVRE & CIE**

MONTREAL

**Casse-tête Chinois du "Samedi"**

No 15

Nous allouons une prime de \$2.50 en espèces ou un Abonnement de un an au  
"Samedi" à celle des solutions qui, la première, sera tirée au sort, parmi toutes celles  
justes qui nous seront parvenues, au plus tard le jeudi 5 mars, à midi.



**INSTRUCTIONS A SUIVRE**

Découpez les pièces teintées en noir; rassemblez-les de manière à ce qu'elles forment, par  
juxtaposition: LA VACHE GRASSE ET LA POULE AUX ŒUFS D'OR.

Adressez, sous enveloppe fermée avec votre nom et votre adresse, à "Sphinx", journal  
le SAMEDI.

Une prime de \$2.50 en espèces, ou un abonnement de un an au "Samedi",  
étant toujours affectée à chacun de ces problèmes.

**ANALYSE INTÉRESSANTE**

De M. JOSEPH BEMROSE, F. C. S., F. I. C., Chimiste  
Analyste, Membre de la Société des Analystes, Membre  
de la Société Pharmaceutique de Londres.

**Compagnie d'Approvisionnements Alimentaires  
de Montréal (Limitée)**

MESSIEURS — J'ai terminé l'analyse du Cognac **JOCKEY CLUB**  
Carte Or V. S. O. P. et je vous en soumetts les résultats suivants:

GRAVITÉ SPÉCIFIQUE 0.935

Alcool de raisin.....	pour cent.....	41.950
Total des matières solides.....	pour cent.....	1.903
Eau par différence.....	pour cent.....	56.147

100 000

**DÉTAIL DES MATIÈRES SOLIDES:**

Acide acétique.....	pour cent.....	0.017
Acide tartrique.....	pour cent.....	0.330
Sucre.....	pour cent.....	0.673
Cendres.....	pour cent.....	0.812
Ethers odoriférants.....	pour cent.....	Un soupçon
Alcool amylique ou méthylique.....	.....	Aucun
(et par conséquent pas d'alcool impur)	.....	
Caramel ou sucre brûlé.....	.....	Aucun
Cayenne.....	.....	Aucun
Acide sulfurique.....	.....	Aucun

Cette analyse démontre que ce Cognac est sain et tout a fait ap-  
proprié aux usages médicaux. **J. BEMROSE, Analyste.**

Cette analyse est d'autant plus concluante que M. Bemrose est très ap-  
précié dans le corps médical pour ses capacités techniques et son inté-  
grité absolue.

En conséquence les consommateurs doivent toujours éviter d'acheter un  
Cognac d'une marque inconnue ou souvent frelaté qu'on leur offre au même  
prix que le pur **Brandy Jockey Club V. S. O. P.** qui se vend à  
\$1.25 la bouteille dans toutes les bonnes maisons de vins et d'épicerie.

Les détailliers qui manquent en stock de cet excellent Cognac apprécié  
par les consommateurs le trouveront dans toutes les bonnes maisons de  
gros ou chez les agents pour le Canada.

**La Compagnie d'Approvisionnements Alimentaires de Montréal (Limitée)**  
87 et 89 RUE ST-JACQUES, MONTREAL